196

16 JUILLET 1949

100 FRANCS

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).

LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE NANCY

Dimanche dernier, au cours de la messe solennelle qu'il a célébrée, S. Em. le cardinal Tisserant, légat de S. S. Pie XII, a distribué la sainte eucharistie. Auparavant il a, dans son sermon, montré que l'Église saura faire face aux persécutions que le matérialisme athée multiplie en U. R. S. S. et dans les pays satellites.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950		2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900		4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

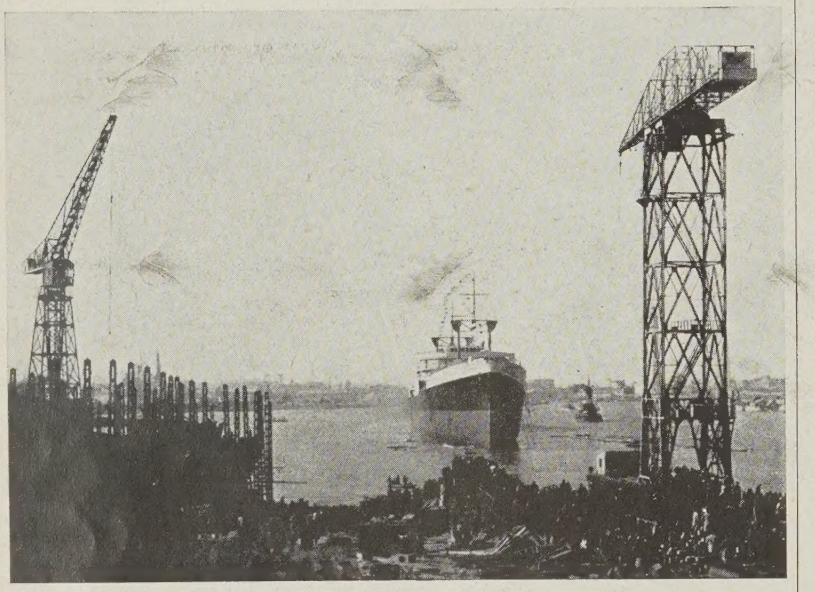
		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois...	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an...	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois...	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an...	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois...	231,75		295,80	300,50	364,45
	Un an...	463,50	escudos	591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.850	
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LES ATELIERS ET CHANTIERS DE FRANCE A DUNKERQUE



construisent et réparent tous
PAQUEBOTS - PÉTROLIERS
NAVIRES de GUERRE et de COMMERCE

Siège social à PARIS :
5, rue La Boétie, 5
Tél. : ANJ. 11-87

TRANSPORTS INTERNATIONAUX
A. & G. Valcke & Cie
AGENTS MARITIMES
PARIS
54, rue de Paradis
ROUBAIX
215, rue des Arts
LYON
13, rue Constantine
MARSEILLE
5, rue Gilbert-Dru
ADRESSE TÉLÉGRAPH. : VALCKUS
Filiales ou maisons alliées dans les principaux centres en France et à l'étranger

SOUTUMIER
Maison fondée en 1894
GIDOIN, LEGER & Cie, Succrs
Entreprise de Tapisserie
SIÈGES - TENTURES
RIDEAUX - TAPIS
Fournisseurs des Compagnies de Navigation des Chantiers de Constructions Navales et des Administrations

Tél. : ARC 09-83 — 1ter, rue des Coutures-St-Gervais, PARIS (3e)

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

AUDACE FATALE

— C'est ici que ton pauvre père est mort écrasé l'année dernière. Il avait commis l'imprudence de traverser une heure avant le passage du Tour de France !...

L'EXCUSE

LUI. — Vous ne voulez plus m'épouser ?... Pourtant vous m'aviez promis...

ELLE. — Oh ! vous savez, à la mer ce sont des promesses... « vagues » !...

POINT DE VUE

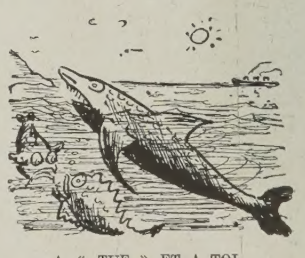
— Ils devraient faire les étapes la nuit. Ils auraient moins chaud, et nous pourrions les voir passer !...

— Et les regarder descendre à « tombeau ouvert » !...

LES PRÉVOYANTS

L'AGENT. — Vous pourriez attendre d'être à la montagne pour vous attacher ainsi !...

— C'est pour éviter de nous perdre dans la foule.



A « TUE » ET A TOI

— Depuis qu'il a avalé une star qui se baignait, ce requin est fou d'orgueil !

— Oui. Il se vante partout de recevoir les vedettes dans l'intimité !

CINQUIÈME ANNÉE

NUMÉRO 196

16 JUILLET 1949

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

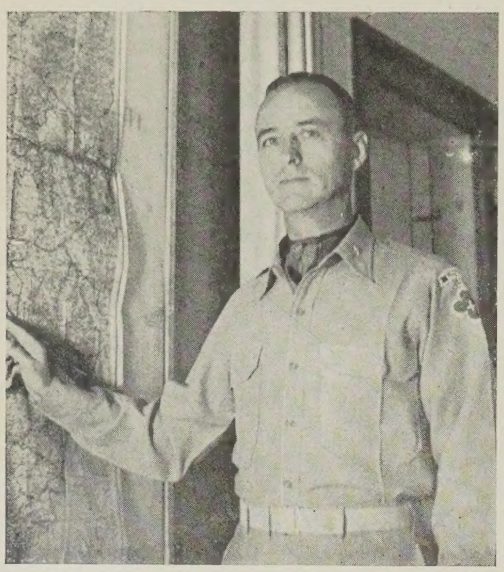
GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

CONVERSATIONS ÉCONOMIQUES ET FINANCIÈRES

M. John Snyder, secrétaire d'Etat américain au Trésor, accomplit une mission d'information qui prélude à des conversations destinées à stabiliser les rapports économiques et financiers entre les pays occidentaux. Au cours du dîner qui lui était offert au ministère des Finances, M. Snyder s'entretient avec le président Henri Queuille et M. Maurice Petsche des solutions possibles à apporter à la crise actuelle. Phot. *N Y. Times.*

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE



A TRIESTE, où une grosse majorité s'est prononcée aux élections pour le rattachement à l'Italie, le gouvernement militaire allié a désigné comme nouveau commandant le brigadier général C. D. Eddelman.

A TILLY, en Seine-et-Oise, où la III[e] armée américaine franchit la Seine, un monument a été inauguré en l'honneur du général Patton. En présence de son fils, le général de Gaulle a célébré son souvenir.

A BANGKA, où ils étaient exilés depuis sept mois, M. Sukarno, président de la République indonésienne, et ses ministres reçoivent la presse américaine avant de regagner Djokdjakarta, capitale du gouvernement.

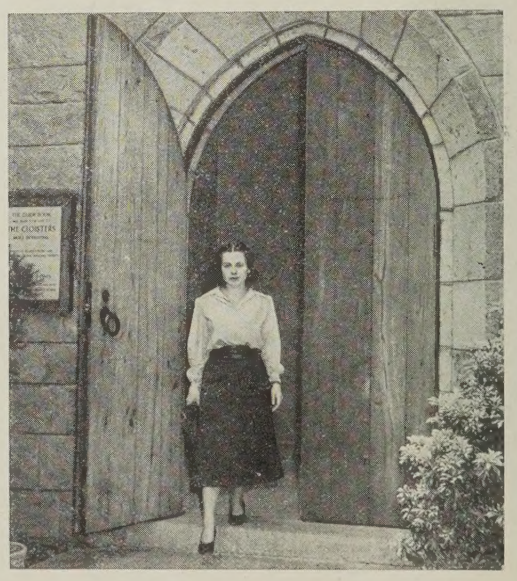
A PENZANCE, en Cornouailles, le maréchal Montgomery et le prince Bernhard, inspecteur général de la marine des Pays-Bas, ont assisté à bord du croiseur *Tromp* aux grandes manœuvres navales de l'Ouest.

A WESTERHAM, au cours d'une exposition en faveur de l'Y. M. C. A., une toile de M. Churchill a été adjugée à un acquéreur sud-américain qui rend visite à l'ancien Premier avec l'ambassadeur du Brésil.

A VIENNE s'est tenu pour la première fois depuis la guerre une réunion du collège international de chirurgie, à laquelle assistaient de nombreux professeurs venus des U. S. A., de France et d'Italie.

A ROME, l'étudiant sicilien Antonio Pallante, qui tira trois balles de revolver l'an dernier sur le leader communiste Togliatti à sa sortie du parlement, a été condamné à treize ans et huit mois de prison.

A PARIS se déroule devant la cour de justice le procès de Joinovici, personnage balzacien et spécialiste du double jeu sous l'occupation, que l'on voit en compagnie de ses défenseurs : M[es] Torrès et Delaunay.



A NEW YORK Judith Cloton, ex-fonctionnaire de la Justice, convaincue d'espionnage pour le compte de l'U. R. S. S., a été condamnée à dix ans de prison. Elle pourra être libérée au bout de quarante mois.

CLIMAT DE PAIX FIÉVREUSE

Les premiers mois de l'année 1949 étaient remplis d'espoirs : les statistiques étaient triomphantes, partout la production avait atteint les niveaux d'autrefois. Et subitement le vent a tourné, on s'aperçoit que la production n'est qu'un côté des choses, qu'il faut y ajouter la consommation et mettre entre les deux la circulation.

Le bilan du plan Marshall, des payements intra-européens, les contingentements, les contrôles des changes, tout cela a été remis en question et pendant une quinzaine les conversations, les négociations se sont succédé à Londres, à Bruxelles, enfin à Paris. Il fallait qu'au 1er juillet un nouvel accord intervînt ; or on ne pouvait que constater, à cette date, qu'il n'était pas possible de le réaliser. On a trouvé alors commode de faire un accord sur les désaccords: tel est le caractère des décisions de la Conférence de l'O. E. C. E.

Evidemment cette solution ne va pas arranger les choses : il semble bien que les faits vont se précipitant et qu'ils n'attendront pas. L'Angleterre paraît s'en apercevoir. Alors pourquoi, puisque les questions sont nettement posées, chercher à gagner du temps ? Le trinôme or-dollar-sterling existe ; il est impossible de le dissocier. Opposer l'un à l'autre est jeu dangereux. M. Snyder, grand maître du Trésor américain, devra s'en rendre compte.

Ce qui fait la gravité de la solution, c'est l'impossibilité dans laquelle se trouve l'E. C. A. d'arbitrer le conflit (ce qui est aujourd'hui position dépassée) et d'imposer sa doctrine à une Europe rebelle.

La position d'arbitre était valable au départ de l'E. R. P. : la situation des dix-neuf cosignataires de l'O. E. C. E. était telle qu'il n'y avait pas place pour les rivalités actuelles, cependant qu'aux U. S. A. la « conjoncture » était favorable à l'appel aux « tax-payers ». Mais cette période du « boom » d'après guerre est révolue.

L'ÉCONOMIE PLANIFIÉE EN EUROPE

Le moins qu'on puisse dire des plans de reconstruction dressés par les Etats européens c'est que l' « égoïsme sacré » les a tous inspirés.

Armé de ses plans, chaque Etat s'est lancé dans une production qui devait être en augmentation nécessaire sur des niveaux anciens, production bien protégée non plus par cette arme du libéralisme qu'étaient les droits de douane, mais par les offices des changes, leurs contrôles, leurs licences, et toute l'invraisemblable armature qu'ils ont dressée contre les rapports commerciaux d'autrefois. Ce « nationalisme économique » est allé en se renforçant par la pratique des accords bilatéraux, véritables restrictions interprétatives imposées aux produits essentiels et non essentiels (l'accord franco-russe).

Le système des payements intra-européens n'a pas apporté l'apaisement ni introduit plus de facilités, bien au contraire. Les crédits nouveaux qu'ils ont accordés sont allés à deux petits pays : la Suisse et la Belgique qui se sont trouvés nantis de livres en telles proportions qu'ils ont imposé à l'Angleterre des règlements en or, suivant les règles toujours valables de la Banque internationale des payements qui siège à Bâle.

Prisonniers de leur monnaie, soumis aux règles de leurs plans, les membres de l'O. E. C. E. ont supprimé toute concurrence et gardé certaines libertés, mais justement celles qui sont absolument contraires à toute amélioration des échanges. Les Belges qui disposaient en maîtres des « drawing rights » que la France utilisait chez eux, et chez eux exclusivement, en profitaient pour maintenir des prix élevés, tandis que d'autres pays pratiquaient la prime à l'exportation. Ainsi le plan des payements intra-européens allait à l'encontre de son objet, qui était de développer le commerce, et par conséquent s'éloignait de plus en plus de cette restauration des anciennes méthodes d'échanges multilatérales à laquelle prétendait le plan Marshall.

DIVISIONS INTESTINES

Les Anglais s'opposent à tout « transfert » des dollars correspondant aux crédits offerts aux Etats débiteurs sur les marchés de leur choix comme l'ont proposé les Américains. Dans le système des payements intra-européens tel qu'il a fonctionné jusqu'à maintenant, l'Angleterre ouvrait des crédits en sterling à certains Etats de l'O. E. C. E., dont la contre-partie en dollars était fournie au trésor britannique par l'E. C. A., mais ces sterling étaient utilisés en Grande-Bretagne. Cependant sur les marchés belge et suisse le Royaume-Uni devait combler le déficit de sa balance par des payements en or. Pour éviter que ne se développe cet affaiblissement de la livre, Sir Stafford Cripps refuse les propositions américaines, demande l'abrogation des accords de la Banque internationale des payements de Bâle et suggère la création d'un clearing à Londres où se balanceraient crédits et débits en sterling.

Les Belges ne semblent pas écarter définitivement l'idée du clearing, mais ils se demandent que deviendra pour eux à la longue une continuelle augmentation du crédit en sterling à Londres, car en Belgique on ne doute pas que la situation avantageuse du pays change dans les années à venir. Aussi bien les Belges demandent-ils que ce crédit soit réglé à dates fixes : partie par les dollars de l'E. C. A., partie par consolidation de ce crédit à long terme et enfin partie par rétrocession d'or.

Quant à la France qui, en l'espèce, est la principale bénéficiaire des dollars accordés à titre de drawing rights, elle penche, d'une part, vers les propositions américaines qui lui permettraient d'utiliser ces dollars sur des marchés différents, mais, d'autre part, elle s'inquiète de ce même droit accordé à l'Allemagne, qui les utiliserait ailleurs que chez nous. Cette crainte que nous manifestons, et qui est justifiée, est partagée par l'Italie, avec qui nous faisons apparemment un front commun.

Le résultat est que l'Europe occidentale est profondément déchirée, et le tableau qu'elle nous offre n'est pas de nature à encourager les espoirs que l'on avait mis dans le développement de l'esprit de coopération.

ET L'AMÉRIQUE ?

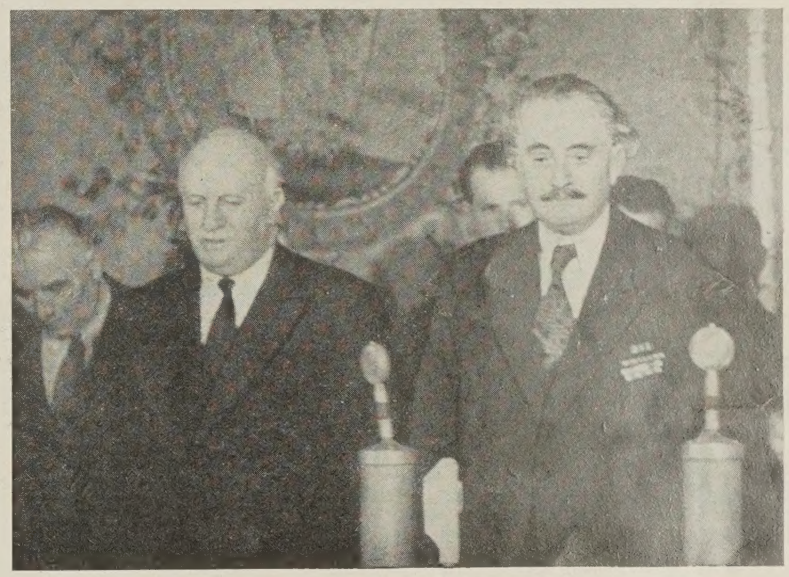
Telle est la question que l'on doit se poser. Les membres de l'E. C. A. sont dans une fâcheuse situation ; ils doivent d'une part s'employer à atténuer les conflits, à encourager les négociations, à pousser aux concessions en Europe. Mais ils doivent aussi tenir compte de l'évolution de l'opinion des U. S. A. et de la pression que le gouvernement américain subit de ce fait.

Or en Amérique on estime que les résultats de l'E. R. P. ne sont pas du tout ceux que l'on espérait, que le rétablissement des échanges en toute liberté en Europe n'a pas avancé d'un pas, et qu'au contraire, si la méthode employée continue, il deviendra impossible. Il faut donc revenir à un mécanisme qui permettra la compétition internationale au lieu de l'enrayer : ce mécanisme, c'est le plan Marshall. C'est donc tout le système qui paraît être remis en cause. Mais, puisque les gouvernements se révèlent impuissants, les individus pourraient-ils arriver à une entente profitable ? C'est ainsi qu'on en est venu à la solution qui consisterait à donner à l'Europe les dollars qui lui manquent sous la forme de prêts, d'investissements privés. Mais le dirigisme peut-il s'accommoder de cette méthode ?

La question est d'importance : le mouvement de récession continue aux U. S. A. Les prix poursuivent leur baisse pour les matières premières (toutefois certaines reprises momentanées font perdre de vue la régularité du phénomène), les indices boursiers Jones ont été dépassés et le nombre des chômeurs atteint 3 millions. Les organisations syndicales commencent à s'agiter et les groupements ouvriers auront une grande influence dans les décisions à venir du gouvernement.

Le climat actuel n'est plus celui de la guerre froide, mais bien celui d'une paix fiévreuse.

Roger Céré.



M. Dimitrov avec, a sa droite, M. Kolarov, son successeur présumé.

UN DICTATEUR EST MORT

L'U. R. S. S., la Bulgarie rouge et les partis communistes de toute l'Europe ont pris le deuil en l'honneur de Georges Dimitrov, mort à soixante-huit ans en Russie soviétique, sa patrie d'adoption, où il était venu soigner sa santé délabrée. C'est que le dictateur bulgare était l'une des figures les plus marquantes de la Révolution et du bolchevisme, dont cet ouvrier imprimeur, devenu député socialiste au Sobranié dès 1913, avait été dès la première heure un fougueux militant.

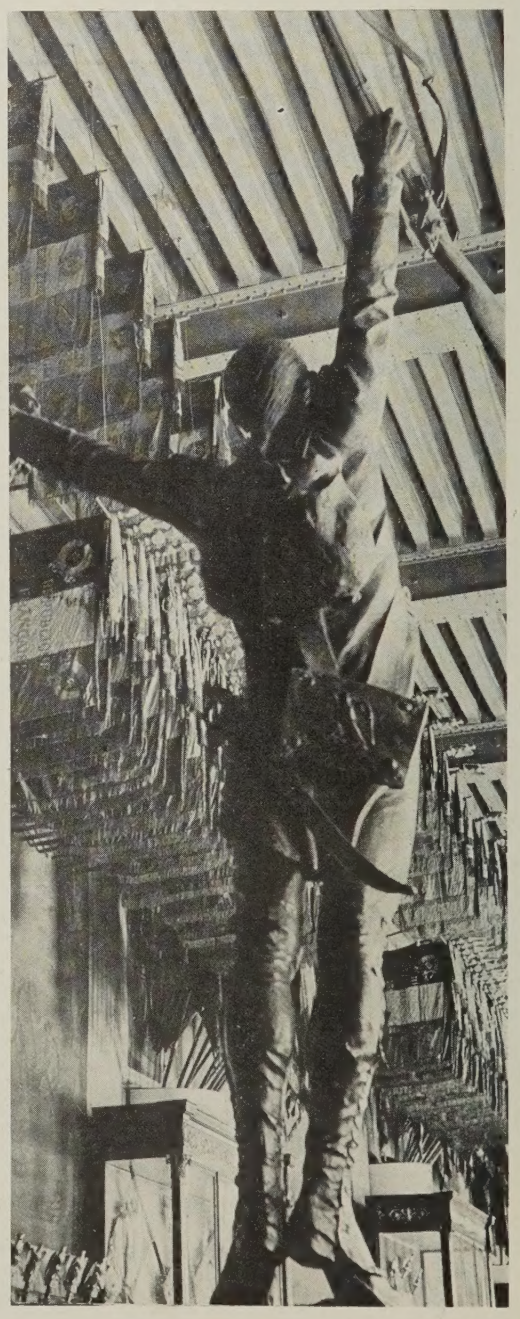
Après le procès de l'incendie du Reichstag en 1933, d'où il sortit avec les honneurs de la guerre, Staline l'avait installé à la tête du Komintern. Ayant passé la guerre au Kremlin, il revint à Sofia avec l'Armée rouge pour établir sur sa Bulgarie natale une dictature brutale.

Dimitrov avait nourri un moment l'ambition de devenir maître d'une grande fédération des peuples balkaniques, mais il y renonça sous l'injonction du Kremlin. Plus docile que Tito, son rival, il abjura ses erreurs, employant même ses dernières réserves d'énergie à liquider les « hérésies nationales » au sein de son parti. Sa disparition crée en Bulgarie une situation délicate car sa succession sera lourde à porter. D'autre part, au moment où l'on voit lever un peu partout à l'Est des semences d'indépendance vis-à-vis de l'U. R. S. S., Staline perd en lui le plus dynamique des instruments qu'il a forgés pour mener à bien sa politique expansionniste.

Aussi s'efforcera-t-on d'instaurer à l'Est le culte de Dimitrov, dont la dépouille mortelle repose au cœur de Sofia — telle celle de Lenine sur la place Rouge — dans le mausolée imposant où elle a été transportée après les obsèques grandioses qui se sont déroulées dimanche en présence de sa veuve, du maréchal Vorochilov, d'Anna Pauker, des membres du Politbureau bulgare et de nombreuses délégations communistes étrangères.

DANS CETTE SALLE DE L'HOTEL DES INVALIDES SONT CONSERVÉS LES DRAPEAUX DES RÉGIMENTS DE 1939-1945 DISSOUS ET NON RECONSTITUÉS.

LES DRAPEAUX DES RÉGIMENTS D'INFANTERIE DE LA DERNIÈRE GUERRE. — UN AUTRE ASPECT DE LA SALLE AVEC ÉTENDARDS SECOND EMPIRE.



QUATORZE JUILLET LA FÊTE DES DRAPEAUX

par le Commandant PIERRE LYET

Le 10 messidor an V il sera célébré dans chaque division une fête pour la réception des nouveaux drapeaux... Chaque général est chargé de prendre des mesures pour que ladite fête soit accompagnée de toute la pompe et de tous les accessoires qu'elle doit avoir... » Tels étaient les ordres en 1797 du général Bonaparte, commandant en chef l'armée d'Italie, qui distribuait des drapeaux sur lesquels — pour la première fois dans l'histoire — il avait fait inscrire des noms de batailles. Cette cérémonie fut d'ailleurs reportée au 26 messidor : 14 juillet 1797, pour la rendre plus éclatante encore par le choix de la date.

Un siècle et demi après cette apparition sur la soie des emblèmes militaires de noms évocateurs de sacrifices et de gloires les jeunes soldats de notre armée de 1949 sont, à l'occasion de la fête nationale, présentés à de « nouveaux drapeaux portant pour la première fois depuis la fin des hostilités les noms des batailles de la guerre 1939-1945 ».

SOUVENIRS D'HÉROISME

Un récent décret paru modestement au *Bulletin officiel* du ministère des Forces armées a fixé la liste de ces noms prestigieux. Sa sobriété n'en est que plus émouvante. Que de sacrifices rappellent ces noms de villes ou de villages de Norvège, d'Afrique, d'Italie, de France, d'Allemagne en face des numéros des unités qui s'y sont illustrées ! Que de souvenirs dans cette succession qui retrace les étapes souvent douloureuses de la victoire ! Combien de batailles proches ou lointaines évoque cette simple phrase : « Le nombre des inscriptions sur les drapeaux et étendards, qui était de huit jusqu'en 1939, est porté à douze, sauf exception pour le 3e régiment de tirailleurs algériens, les 1er et 2e régiments d'infanterie coloniale, qui en auront treize » ?

L'histoire de nos drapeaux serait longue à écrire, et il n'est possible que d'en rappeler ici certains épisodes caractéristiques. Chacun d'eux n'a-t-il pas d'ailleurs *son* histoire, souvent dramatique et poignante comme celle de la patrie ?

Oriflammes, guidons, bannières — ancêtres des emblèmes militaires contemporains — apparaissaient autrefois sous des formes très variées, aux couleurs des rois, seigneurs ou chefs de guerre, dont ils constituaient le signe de ralliement. Jusqu'au XVIIe siècle ils portaient les armoiries de leurs propriétaires et, le plus souvent, leur devise en latin.

Pour la première fois en 1789 les drapeaux distribués à tous les bataillons de la Garde nationale présentent une uniformité de coloris. Le blanc, couleur de la royauté, ainsi que le bleu et le rouge, couleurs de la ville de Paris, s'y trouvent cependant diversement assemblés. Leur frémissement tricolore auréole la fête de la Fédération le 14 juillet 1790, mais ils demeurent, avec leurs devises révolutionnaires, des emblèmes à caractère politique.

Sept années plus tard, jour pour jour, Bonaparte confère aux drapeaux de son armée d'Italie, *grâce aux inscriptions de batailles,* ce caractère spécifiquement militaire et traditionnel qui leur a jusqu'alors fait défaut.

Chaque unité s'identifie dans son drapeau, symbole de la patrie et vivante image de

« l'esprit de corps ». Pour rattacher plus directement chaque formation à sa personne Napoléon décide en 1812 que les seules victoires inscrites seront : Ulm, Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland, Eckmühl, Essling et Wagram, c'est-à-dire celles qu'il a remportées *lui-même*.

Après la chute de l'Empire les drapeaux napoléoniens sont presque tous détruits par ordre royal du 12 novembre 1814. Les nouveaux emblèmes distribués ne peuvent évidemment pas rappeler les souvenirs révolutionnaires ou impériaux : ils ne portent aucun nom de bataille. Pendant les Cent Jours aigles et soies tricolores font leur réapparition avec mention des batailles anciennes et même nouvelles, puisque celles de 1814 sont ajoutées.

Que ce soit sur le drapeau blanc jusqu'en 1830 ou sur le drapeau tricolore ensuite, aucun des régimes politiques, même la II[e] République, ne songe à revenir à l'ancienne tradition, d'origine plus napoléonienne que républicaine.

LA TRADITION REFLEURIT

Mais en 1851, après le coup d'Etat du futur Napoléon III, les coutumes impériales sont reprises. De nouveau brillent en lettres d'or des noms de victoires remontant à la Révolution. Valmy devient ainsi et demeurera jusqu'à nos jours la plus ancienne des inscriptions.

1870... la défaite. Presque tous les emblèmes disparaissent, pris par l'ennemi ou brûlés pour en éviter la capture. Certains seront retrouvés après 1918 et même en 1945 dans les musées d'Allemagne. Après l'année terrible drapeaux et étendards sont à l'image de la France en deuil. En laine au lieu de soie, sans cravate, sans franges ni inscriptions dorées, ils ne portent, en noir, que le numéro du régiment. C'est seulement en 1880, dix ans après la défaite, que M. Grévy, président de la République, remet solennellement de nouveaux emblèmes, enrichis de broderies et de dorures, au cours de la revue du 14 juillet à Longchamp. Les noms de victoires brillent de nouveau, dont la liste s'augmentera jusqu'en 1914 des succès remportés aux colonies.

Après la victoire de 1918 nombreux sont les régiments qui doivent abandonner quelques anciennes inscriptions pour faire place à des noms glorieux comme la Marne, Verdun, la Somme, tout en respectant le chiffre de huit inscriptions qui a été fixé.

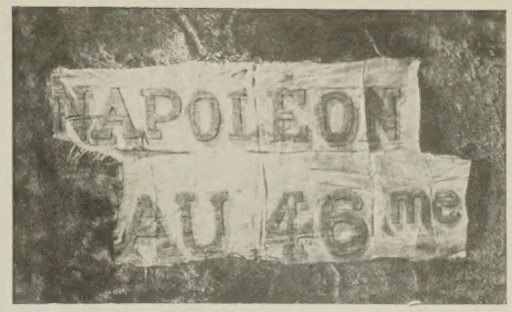
Vingt ans après cette victoire, en mai-juin 1940, nos drapeaux subissent comme la France la plus dramatique épreuve. Contrairement à ce que l'on pourrait penser le nombre des emblèmes tombés entre les mains de l'envahisseur reste infime. Certains sont brûlés, mais d'autres, enterrés, cachés, gardés par des combattants, transportés en Angleterre ou en Afrique du Nord, seront retrouvés un à un au cours des années d'occupation et rassemblés par des patriotes ; ils reprendront leur place dans les régiments reconstitués de l'armée de la libération.

BATAILLE PERDUE, PRÉLUDE DE VICTOIRE

Aucune victoire, sauf en Norvège et sur les Alpes, n'a été remportée en 1940. Mais cette « bataille perdue » fut considérée comme la bataille d'avant-garde d'une guerre finalement victorieuse. C'est à ce titre qu'ont été retenus sur les drapeaux une vingtaine de noms rappelant les combats d'unités ayant poursuivi une lutte inégale jusqu'au sacrifice total.

Quant aux campagnes s'échelonnant jusqu'à la capitulation de l'Allemagne en mai 1945, le choix était difficile. Il fallait symboliser par des noms appropriés tant d'actions héroïques ! Campagnes des Forces françaises libres, d'Erythrée, du Fezzan, de Libye, de Tripolitaine, campagnes de Tunisie, de Sicile, de Corse et de l'île d'Elbe, campagne d'Italie avec les noms prestigieux de Carigliano, le Belvédère, Ponte-Corvo, Rome. Comment rappeler autrement que par des noms de provinces les multiples combats de la Résistance et des F. F. I. ? C'est ainsi que les noms d'Auvergne, Ain, Berry, Bourgogne, Corrèze, Dordogne, Jura, Morvan, Sud-Ouest, Vercors brillent maintenant sur les drapeaux des régiments issus des groupements correspondants. Quant aux campagnes de France et d'Allemagne, elles entrent dans la tradition militaire avec une cinquantaine de noms parmi lesquels Paris, Marseille, Strasbourg, Belfort, Colmar, Royan et d'autres plus généraux comme Haute-Alsace, Vosges, Bade, Danube, Forêt Noire. Wurtemberg et Vorarlberg, tant était impossible le choix d'actions d'éclat localisées pour certaines unités dont les exploits étaient réellement multiples.

Combien de rapprochements seraient entre ces noms aux résonances encore vives et les noms de batailles anciennes ! Ne constituent-ils pas l'éternelle réplique à la devise brodée sur les drapeaux : « Honneur et Patrie » ?



REMIS PAR NAPOLÉON III AU 46[e] DE LIGNE, CE DRAPEAU FUT SAUVÉ PAR UN SOLDAT A SEDAN.

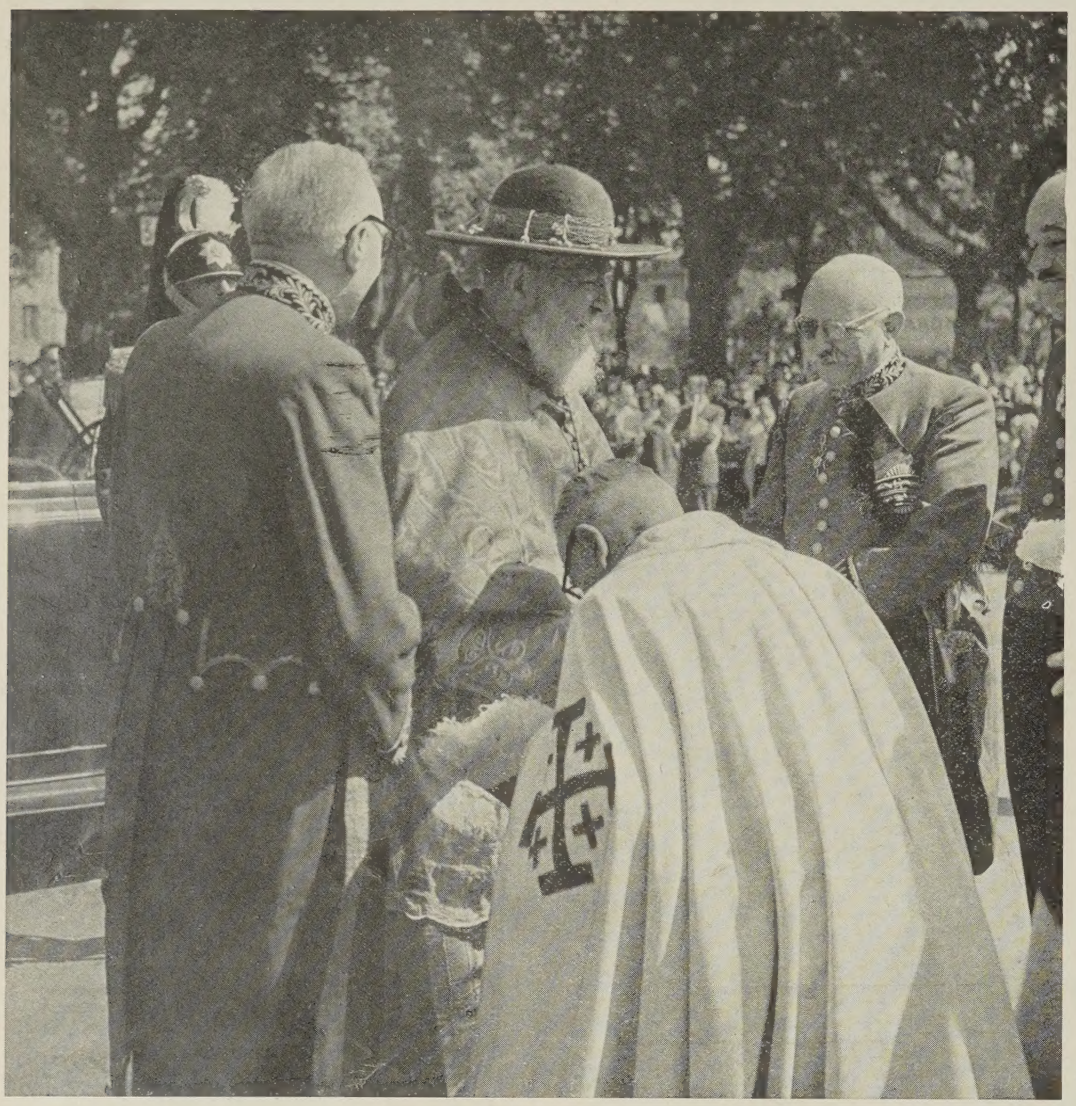
L'EMPEREUR NAPOLÉON I[er] OFFRIT CE DRAPEAU SUPERBEMENT BRODÉ AU 28[e] DRAGONS.

LES NOMS DES BATAILLES DE 1939-1945 SONT INSCRITS SUR LES DRAPEAUX ET ÉTENDARDS.

NOMBRE DE GLORIEUX EMBLÈMES DU PREMIER EMPIRE NE CONSERVENT GUÈRE QUE LEUR TRAME.

U OF I
LIBRARY

LE 14E CONGRÈS EUCHARISTIQUE



S. Em. le cardinal Tisserant va célébrer la dernière messe solennelle du 14e congrès.

S. Ex. Monseigneur Roncalli, nonce apostolique, assistait a l'office avec de nombreux prélats.

Le culte eucharistique constitue la base fondamentale de la religion catholique. D'où l'intérêt qui s'attache aux congrès eucharistiques, dont la tradition remonte en France à 1873, année où fut organisée la première de ces manifestations, à Saverney, sur l'initiative de Mgr de Ségur. Placé sous ce thème : l'Eucharistie et l'Eglise, le 14e congrès national, qui vient de se tenir à Nancy, a constitué une véritable mobilisation spirituelle de la Lorraine catholique appuyée par l'effort de tous les diocèses de France.

Ce n'est pas sans raison que S. S. Pie XII y avait délégué comme légat *a latere* S. Em. le cardinal Tisserant, secrétaire de la Sacrée Congrégation orientale, venu de Rome en compagnie d'une suite brillante de notabilités vaticanes qui s'était complétée à Paris de NN. SS. Chappoulie et Delouvrier. L'éminent savant qu'est le cardinal-légat est en effet originaire de Nancy.

Dans Nancy pavoisé aux couleurs nationales et vaticanes, la foule des fidèles se pressait place Carnot devant le podium surmonté d'une immense croix blanche. Et pendant les travaux du congrès les manifestations se déroulèrent, consacrées à l'enfance, aux volontaires de l'action catholique, aux malades, etc.

Le congrès s'est terminé dimanche par la cérémonie émouvante des offrandes, où diverses régions de France et de l'Union française apportèrent en don les produits de la terre et de l'industrie. Puis trois cortèges, partis de points différents, convergèrent vers la place Stanislas où le saint sacrement était exposé sous un baldaquin aux couleurs papales. La procession se déroula, suivie avec une piété fervente par une assistance immense dans laquelle, après les dignitaires de l'Eglise, figuraient M. Robert Schuman et les personnalités civiles.

Et ce fut la bénédiction finale donnée par le cardinal-légat Mgr Tisserant, qui avait célébré la dernière messe pontificale.

Photographies *France-Illustration* et Keystone.

Le saint sacrement est porté parmi la foule et au milieu des malades allongés sur des civières ainsi qu'a Lourdes.

L' « Ile-de-France » entre dans le bassin où il va être armé pour son voyage inaugural.

★ UN REPORTAGE EXCLUSIF A BORD DU NOUVEL «ILE-DE-FRANCE», PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

JEAN BALENSI

ILE-DE-FRANCE

PORTE-DRAPEAU NATIONAL SUR L'ATLANTIQUE-NORD

L'avertissement : « Allô, *Minotaure, Ile-de-France* fait route vers le port », lancé par le porte-voix du sémaphore nous rattrape à trois encablures de la jetée. Un allègre petit norois rabote sur la mer couleur de vieille absinthe des copeaux d'écume ambrée comme le culot naissant d'une pipe en terre. Juste ce qu'il faut pour véhiculer jusqu'à nous l'annonce du parleur de la tour métallique. On la sent toute proche, toute chaude d'une excitation joyeuse.

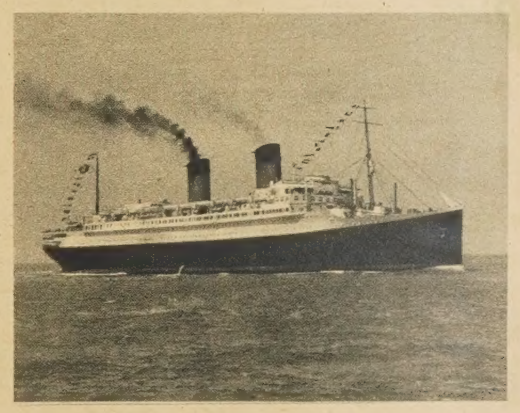
Il est, ce sémaphore, piqué, comme il se doit, sur l'extrême pointe du musoir. A côté de lui la tour du radar l'humilie de sa taille largement surplombante, comme un cadet phénomène subitement monté en graine. Mais dans leurs pareilles cages métalliques de pareilles silhouettes noires s'accrochent aux mêmes cornières ripolinées de blanc. Les mêmes qu'on voit s'inscrire en ombres chinoises sur les pans d'azur déchirés dans le pochoir de ruines de l'hôtel Frascati. Les mêmes, enfin, qu'on voit s'agglutiner, comme un essaim sous une ruche, tout le long des parapets de l'avant-port. Tout Le Havre est là, derrière la flottille serrée des « Abeilles ».

Ile-de-France est sur l'horizon. Ce n'est d'abord qu'une touffe de fumée dans le halo de chaleur et de brume où se confondent le ciel et l'eau. Il fonce et nous fonçons. La silhouette s'allonge, s'élargit, grossit, grandit, nous avale de son ombre géante... Pourquoi ne pas avouer qu'on redoutait un peu l'effet des atours neufs et l'outrance du style moderne sur une coque déjà « sur l'âge » ? Vaine appréhension : la nouvelle robe d'*Ile-de-France* lui va comme un gant. C'est un vrai *flag ship*, comme disent les Anglo-Saxons, un navire porte-drapeau qui vient reprendre la place que mérite notre marine marchande — le haut du pavé — sur ces Champs-Elysées de la navigation mondiale que représente la ligne de l'Atlantique-Nord.

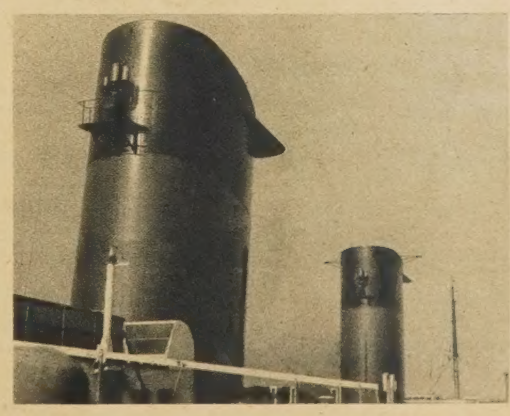
... C'était le jeudi 30 juin, à 13 heures précises. Humblement, le capitaine Feulvarch avait rangé son « Minotaure » dans le sillage du *number one*, ressuscité, de la Transat. Aphone depuis huit jours, au grand désespoir de son mécanicien, sa sirène miraculeusement répondait docilement à sa main. Celles d'*Ile-de-France* venaient de clamer leur triple et vibrant salut à son havre ; déjà le pavillon du sémaphore, glissé à mi-drisse, remontait à bloc. Le vent d'exaltation levé de la ville et qui enveloppait le bateau semblait l'avoir insensiblement porté à poste, au seuil de la grande forme de radoub où l'attentive tendresse de ses soigneurs achève de le parer pour sa présentation au président de la République, le 18 juillet, et pour le voyage inaugural de sa nouvelle carrière, à 100 % de cabines occupées, le 21.

On dit bien : nouvelle carrière. Lancé le 14 mars 1926 à Saint-Nazaire, *Ile-de-France* a commencé la première le 22 juin 1927. D'emblée on l'avait surnommé « la rue de la Paix de l'Atlantique ». En fait il était l'*Ile-de-France*, le prolongement jusqu'à la sortie de New-York du doux pays dont le charme incomparable avait ensorcelé l'Amérique. A bord le voyageur était déjà chez nous. Ainsi *Ile-de-France* devait-il jusqu'au 1er septembre 1949 transporter, en trois cent quarante-six traversées, deux cent quarante-cinq mille passagers. En 1940, réquisitionné, il partait pour l'Extrême-Orient. Bloqué à Singapour à l'armistice, il passait aux F. N. F. L. et devenait transport de troupes, assurant l'acheminement vers leur poste de combat de 485.000 soldats. Il avait bien gagné sa croix de guerre et son congé de reconversion au civil.

C'est ainsi qu'il était entré en avril 1947 aux



De Saint-Nazaire le paquebot gagne Le Havre. Les cheminées de l' « Ile-de-France sont de dimensions imposantes.



Chantiers de Penhoët pour y subir la refonte totale qui lui permet aujourd'hui de repartir de zéro.

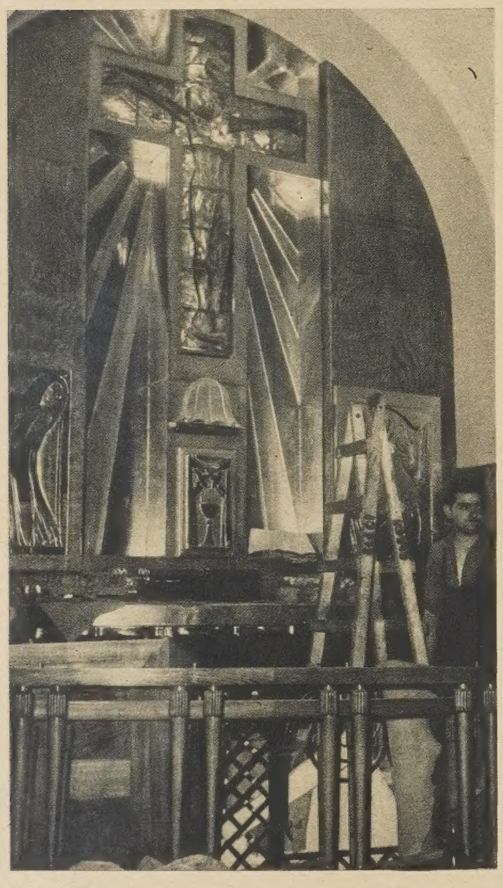
Plus de deux années d'un labeur acharné, auquel se sont voués les ingénieurs, les techniciens et les ouvriers des Chantiers sous l'impulsion active de leur président directeur général, M. René Fould, ont abouti à une œuvre qui consacre la place prééminente occupée par Saint-Nazaire dans les constructions navales françaises. Pareil résultat a pu être obtenu, il faut le dire, grâce au matériel moderne dont Penhoët s'est équipé en vue d'exécuter de vastes programmes de construction et de réparation.

LES CARACTÉRISTIQUES D'« ILE-DE FRANCE »

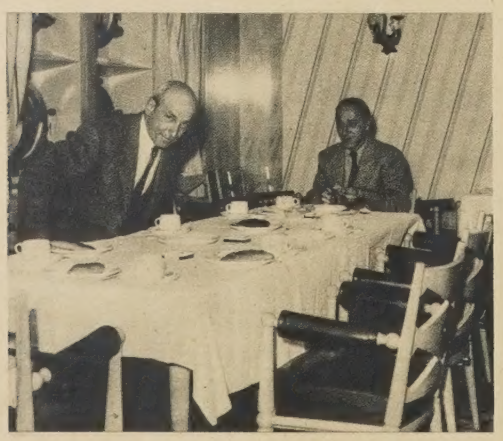
Longueur hors tout	241 m. 64
Creux sur quille (pont A)	18 m. 65
Tirant d'eau en charge	10 m. 425
Largeur au port	28 m. 096
Jauge brute	45.330 tx
Déplacement	44.495 tx
Puissance	55.000 CV

PASSAGERS

Premières classes	541
Cabines	577
Touristes	227
Total	1.345
État-major, équipage et personnel hôtelier	800



UN CHRIST EN CROIX DOMINE LA CHAPELLE.



LES GRANDS DÉJEUNENT CHEZ LES PETITS.

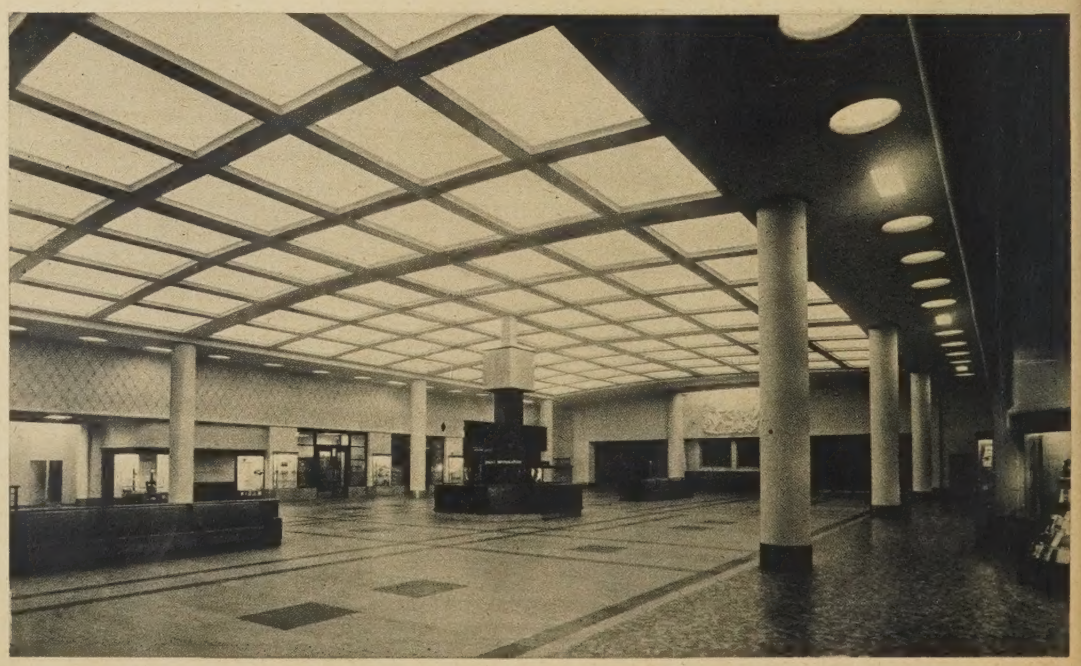
LES LUSTRES DE SABINO ILLUMINENT LA MONUMENTALE SALLE A MANGER DES « PREMIÈRES CLASSES ».

FIN PRÊTS

Il n'y a pas d'exemple qu'une exposition ou un navire soient fin prêts deux semaines avant leur inauguration. Si le jour de son arrivée au Havre *Ile-de-France* n'avait encore à son bord qu'une moitié de son équipage, plusieurs centaines d'ouvriers l'attendaient pour les derniers fignolages. La passerelle à peine établie, ils se pressaient à la coupée.

Le hall de réception, de bois clair délicatement veiné, a déjà ses fauteuils club et, installé derrière le grillage de son comptoir, le préposé aux câbles. La chapelle ouvre sa porte à deux battants sur un autel que domine un Christ en croix stylisé en or mat, entre deux minuscules vitraux ronds dédiés à Jeanne d'Arc sur bâbord et sur tribord à sainte Geneviève, les deux célestes gardiennes de l'*Ile-de-France*. En enfilade d'avant en arrière, de plain-pied avec le pont-promenade spacieux et vitré comme une serre, se succèdent, derrière le fameux Café de Paris que son nom-programme suffit à décrire, le grand salon majestueux, chef-d'œuvre du décorateur Leleu et que décorent les deux grands panneaux de laque de Dunand récupérés de *Normandie* : *la Conquête du cheval* et *la Pêche*, puis un bijou de salle de spectacle de trois cents places, aux fauteuils de velours rouge cru. Et j'en passe...

Dans la salle à manger des enfants un steward



LE HALL DE LA GARE MARITIME DU HAVRE D'OÙ LES PASSAGERS GAGNERONT LE TRANSATLANTIQUE.

sert la marmelade d'orange du petit déjeuner à trois ingénieurs en subsistance à bord pendant la durée des travaux. Le commissaire Vaton, en corps de chemise, court de la passerelle aux fonds, du gaillard au pont arrière, où une escouade de garçons de cabine trient la lessive géante à livrer à la blanchisserie de la Compagnie, pour regagner enfin, au grand trot, son bureau où l'attend, pour la conférence quotidienne, le chef des cuisines, le fameux Gaston Magrin, aussi célèbre sur la ligne que le commandant Cailloce, maître après Dieu du bâtiment.

Le capitaine Cailloce, lui, est authentiquement le premier homme de la Transat. Il a commandé le second navire de la Compagnie, le *De Grasse*. Il a aussi fait la guerre, à son poste de commandement. Il était sur le *Cuba*, à la veille de la capitulation allemande, quand il fut torpillé à la sortie de Southampton. Rescapé, il put voir

FRAGMENT D'UNE DES TAPISSERIES DU BORD, EXÉCUTÉES D'APRÈS LES CARTONS DE MARC SAINT-SAENS.

les torpilleurs anglais le venger en coulant le sous-marin de poche qui l'avait attaqué.

DES ESSAIS CONCLUANTS

L'innovation essentielle dans l'aménagement consiste en un regroupement des locaux affectés aux passagers vers le centre du navire. Pratiquement il n'y a plus de voyageurs payants logés ni à l'avant ni à l'arrière, c'est-à-dire aux points les plus sensibles aux remous générateurs du mal de mer. Les premières restent tout entières logées entre la cheminée avant et l'aplomb du pont supérieur arrière. Les « cabines » sont pour la plus grande partie ramenées de l'arrière à la partie avant du château, donc encore en retrait du panneau de cale avant. Le reste est casé au cœur même du bateau, sous les premières classes, au plus près du centre de gravité, donc au plus stable de la coque. La classe touriste elle-même, enfin, est sensiblement rapprochée du même château, donc encore assez loin du gaillard pour ne plus sentir aussi violemment que jadis le balancement du roulis et les secousses du tangage.

Il y a naturellement une salle à manger monumentale, des magasins, fleuriste et nouveautés, un salon de coiffure, un guignol pour les enfants, une salle de culture physique, une piscine de mosaïque et son bar, des appartements de luxe, dont le décor s'inspire de l'art des villes de l'Ile-de-France dont ils portent le nom : Compiègne et Saint-Germain, Senlis et Noyon, Versailles et Rambouillet, Beauvais et Chantilly, Maintenon et Fontainebleau, Etampes et La Malmaison. Chacun comprend chambre pour deux personnes, salon, salle de bains, téléphone. Les nommer eux aussi suffit à les dépeindre : un peu comme pour parler des clochers du Val de Loire on se contente d'égrener le chapelet musical de la chanson : Orléans, Beaugency, Notre-Dame-de-Cléry, Vendôme.

La nécessité d'abattre complètement le cloisonnement spécial imposé au bâtiment par son service militaire d'autre part a permis de réaliser le compartimentage le plus rationnel sous l'angle capital de la sécurité. Le navire a ainsi été divisé en trois tranches autonomes, subdivisées elles-mêmes en deux secteurs étanches les uns par rapport aux autres. A l'intérieur même de ces secteurs un double cloisonnement emprisonnerait toute menace d'incendie dans des fractions de pont de 450 à 150 mètres carrés de superficie respective. Les réseaux de détection et d'alerte sont centralisés au poste de veille des pompiers et toutes les cabines, équipées de détecteurs automatiques.

LA CONCURRENCE CRÉE LE TRAFIC...

Ainsi parachevé, l'*Ile-de-France* constitue donc bien l'atout maître qui nous manquait pour nous défendre victorieusement dans l'âpre compétition du trafic maritime pour passagers sur l'Atlantique-Nord. On a beaucoup épilogué, et souvent à tort et à travers, sur l'importance comparée à donner aux paquebots par rapport aux cargos dans l'ensemble d'une flotte marchande adaptée à la structure nouvelle des échanges internationaux, d'une part, et sérieusement battue en brèche, d'autre part, disait-on, par la concurrence de l'avion. Comme si la structure des échanges était immuable ! Comme si l'avion pouvait du jour au lendemain faire face à l'afflux toujours croissant des voyageurs transocéaniques !

Pour nous en tenir à la Compagnie Générale Transatlantique, dont le président, M. Jean Marie, a pu légitimement proclamer lors de l'Assemblée

APRÈS LE BAIN A LA PISCINE, LE BAR.

POSE AU GRAND SALON DU PLANCHER LUMINEUX.

générale du 27 juin dernier qu'elle était redevenue la première du monde des compagnies mixtes — cargos et paquebots — à direction unique, le trafic fret a déjà amorcé un léger fléchissement par rapport aux années précédentes. Alors qu'il n'atteignait en 1938 que 1.727.000 tonnes, il était monté en 1947 à 2.251.000 tonnes. En 1948 il totalisait encore 2.236.000 tonnes. Ces résultats exceptionnels s'expliquaient à la fois par l'appel des marchandises sur un marché dévasté par la guerre et par la pénurie de tonnage dans le monde entier après les hécatombes de navires sous les coups des sous-marins allemands. Or les courants commerciaux ont repris peu à peu leur débit normal, la reconstruction accélérée des marines marchandes a non seulement comblé les vides, mais augmenté de 22 % le volume des flottes de charge en service sur les océans.

Sans doute n'est-il pas question, même pour la Transat, de revenir de sitôt à la proportion d'avant guerre — 57 % de paquebots et 43 % de cargos au 1er septembre 1939 — mais il est évident qu'une modification dans ce sens — le rapport actuel étant de 35 % contre 65 % — trouverait dans les plus récentes statistiques une justification éclatante.

En vertu du principe cher aux affréteurs qui veut que « la concurrence crée le trafic », il semble en effet que l'entrée en lice de courriers aériens réguliers n'ait en rien, au contraire, réduit la part du bateau.

Mais si l'avion laisse sa chance au bateau, la rivalité n'en est que plus vive entre paquebots de pavillons différents. Au 1er janvier 1949 la France tenait le septième rang au classement des concurrents sur l'Atlantique-Nord.

Or, de cette septième place, le retour d'*Ile-de-France*, avec ses 45.500 t., nous fait regagner d'emblée la troisième place, avec 81.015 tonneaux. Encore faut-il ajouter que nos navires ont toujours détenu le record d'utilisation. Le vaillant *De Grasse* tout seul n'a pas cessé de disputer cette palme avec succès et il s'enorgueillit encore d'un coefficient moyen d'occupation des cabines de 89 %, de loin supérieur à celui de tous ses rivaux, les deux *Queen* comprises. Ile-de-France est assuré de réaliser du 100 % au moins jusqu'à la fin de la saison touristique. Enfin, en 1950 au plus tard, *Liberté* — l'ex-*Europa* allemand — prendra rang à ses côtés. Grâce à son apport nous ne serons plus distancés que par les Anglais.

Voici ce qui, je crois, donne tout son sens à l'événement que constitue le retour d'*Ile-de-France* à son poste de départ.

LE PORT AUTONOME DU HAVRE

Le long du quai deux caboteurs en achèvement rutilent sous le soleil de tout leur minium frais. Bord à bord contre eux, deux bateaux-feu balancent leur lanterne au clapotis du bassin. Leur peinture en damier tremble et se dilue doucement dans l'eau moirée de mazout.

Des grincements de treuils, des trépidations de marteaux pneumatiques, des heurts métalliques de wagons en manœuvre, tout ce vacarme de forge titanesque au travail s'assourdit d'un coup. Nous venons d'entrer dans le hangar aux cotons du Havre. C'était avant guerre, avec ses 8 hectares et demi, et de loin, le plus grand d'Europe : pas loin d'un kilomètre de long. Ce n'était plus à la libération qu'un fouillis de poutrelles calcinées...

L'auto roule dans la demi-pénombre glauque du reflet vert des cloisons et du toit vitré, dans l'atmosphère ouatée, un peu filandreuse même, qui monte des balles en cours de manutention. La saison du coton est terminée et le gros de la marchandise est parti. La quasi-vacuité du local en accroît l'immensité. 100, 200, 400, 600 mètres reconstruits sur 1.000 mètres, près des deux tiers : rien ne mesure mieux les progrès de la reconstruction du port autonome du Havre que ce simple chiffre. Encore faut-il tout de suite observer que le plan de remise en état a sagement été réparti en trois phases distinctes et successives portant sur :

1° Enlèvement des épaves, dégagement des plans d'eau et réparation des écluses ;

2° Réfection des quais et rééquipement en outillage (grues et ponts roulants) ;

3° Relèvement des hangars et entrepôts.

Si l'on en est déjà, pour le cas, il est vrai, un peu spécial du coton, aux deux tiers de cette troisième phase, c'est que les deux premières ont été menées sur un rythme record.

TROIS ÉQUIPES DE SCAPHANDRIERS TRAVAILLENT CHAQUE JOUR SUR L'ÉPAVE DU « PARIS », RESTANT CHACUNE 4 OU 5 HEURES AU FOND.

Cent vingt-trois bombardements aériens et le vandalisme des équipes de démolisseurs allemands spécialisés qui dynamitèrent la plupart des installations encore utilisables ont valu au Havre, au lendemain de la libération, le redoutable titre de port le plus endommagé du continent. Les 3.400 mètres des bassins de marée; 2.000 mètres dans les bassins à flot étaient effondrés ; les terre-pleins, éventrés ; les voies ferrées, arrachées ; l'appareillage, aux trois quarts détruit ; les bâtiments, en ruine. Aucune écluse principale heureusement n'était irréparable. Le mal n'était pas mortel. Les Alliés, avec toute la puissance de leur matériel, étaient là pour nous aider à déblayer le gros œuvre. Il n'y fallut cependant pas loin de deux ans, et ce n'est qu'en 1946 que put commencer la reconstruction proprement dite.

LA RECONSTRUCTION

Pour le rétablissement de l'infrastructure et le matériel flottant, c'est affaire d'Etat. (Il reste ainsi, dans le seul bassin Bellot, 1.100 mètres de quais à relever à raison de 3.000.000 de francs le mètre, soit 3 milliards 300 millions de francs.) Au port autonome, locataire à bail de quatre-vingt-dix-neuf ans de toute la concession portuaire, la superstructure, hangars et matériel terrestre et sa modernisation future — et enfin, de compte à demi avec l'Etat propriétaire, l'amélioration progressive de l'infrastructure rétablie.

Le programme ne prévoit d'ailleurs pas de modifications de structure profondes. Seulement le système de cloisonnement entre les différents bassins surajoutés au cours des siècles sera simplifié ; nombre de sas, d'écluses et de ponts seront supprimés, des courbes et des angles, redressés dans le dessin des bassins.

Un ingénieur en chef des ponts et chaussées

LE TRAFIC DES BOIS COLONIAUX EST DES PLUS ACTIFS. LA MANUTENTION DES BILLES D'OKOUMÉ EXIGE UNE EXCEPTIONNELLE VIRTUOSITÉ.

ÉVOLUTION DE NOTRE FLOTTE MARCHANDE

NAVIRES DE PLUS DE 100 TONNEAUX

	AU 1er SEPTEMBRE 1939		AU 1er AOÛT 1946		AU 1er MAI 1949		EN CONSTRUCTION	
	Unités	Tonnage	Unités	Tonnage	Unités	Tonnage	Unités	Tonnage
PAQUEBOTS	146	1.165.557	47	458.877	72	578.083	20	259.000
PÉTROLIERS	72	323.178	32	161.658	75	498.431	17	148.000
CARGOS	452	1.244.898	234	648.525	462	1.453.724	103	269.000
CHIFFRES ARRÊTÉS AVANT L'ÉTABLISSEMENT DU PROGRAMME 1949. **TOTAUX :**	670	2.733.633	313	1.269.060	609	2.530.238	140	676.000

à la jeunesse dynamique, M. P. Callet, quarante-deux ans, à la tête d'une équipe de techniciens avertis dont la moyenne d'âge ne dépasse pas trente-cinq ans, en définit le compartimentage en trois zones d'utilisation distinctes et réservées chacune à un genre d'activité bien défini :

1° L'avant-port et le bassin de marée Théophile-Ducrocq, accessibles à tous, même aux navires du plus fort tonnage, disposant en outre, d'une part, des 1.800 mètres d'un seul tenant du quai Johannès-Couvert — soit de six à huit postes d'amarrage simultané pour les plus gros transatlantiques — et, d'autre part, de l'équipement le plus moderne pour le déchargement rapide des pétroliers, affectés par conséquent au trafic des grands paquebots et des carburants ;

2° Des bassins à flot qui développaient autrefois et développeront à nouveau dès 1952 12 kilomètres de quais, dont 3.000 mètres accessibles aux navires de plus de 8 mètres de tirant d'eau, donc désignés pour les cargos de fret lourd ;

3° Le canal de Tancarville et son antichambre du bassin Vétillart, de niveau constant et en communication avec les bassins à flot, qui constituent donc la gare naturelle du trafic fluvial.

Ce triple schéma — hiérarchie des urgences, part de responsabilité impartie à chacun et désignation précise des objectifs — une fois bien arrêté on n'a plus perdu un minute.

D'autres ports, Marseille en particulier, ont cru devoir l'an dernier, par la voix de leurs Chambres de commerce, attirer l'attention des pouvoirs publics sur les difficultés financières de leur relèvement. La flotte marchande, d'une part, disaient-ils, se reconstitue à grande allure ; elle disposera dès 1950 au plus tard d'une capacité de charge au moins égale à celle d'avant guerre ; la S. N. C. F., d'autre part, est dès maintenant en mesure d'assurer un mouvement de marchandises aussi important que celui qu'elle véhiculait en 1939 ; seul, se plaignaient-ils, le retard dans le rétablissement des moyens portuaires constituerait encore jusqu'en 1955 un goulet d'étranglement de notre économie générale.

Le Havre, au contraire, témoigne d'un optimisme assuré. Ici, c'est la S. N. C. F. qui est en retard pour rétablir toutes les voies ferrées nécessaires à la vie du port. Quatre-vingt-deux postes à quai, dont huit de 10 à 12 mètres de mouillage, onze de 8 à 9 mètres et dix-sept de 7 à 8 mètres, ont été rendus à l'exploitation. 400.000 mètres carrés de chaussée pavée ont été ouverts à la circulation. 192.000 mètres carrés de hangars et 212.000 de magasins ont été reconstruits ou réparés et la capacité des réservoirs à hydrocarbures, portée à 286.000 mètres cubes. Deux cent quatre engins de levage enfin sont en service, dont dix-sept flottants.

Partout l'effort se poursuit. De la poupe de l'*Ile-de-France*, d'où nous sommes venus prendre une vue d'ensemble des installations, on voit derrière la porte du bassin de radoub les équipes des scaphandriers au travail sur les tôles noircies du vieux *Paris*. Chaque équipe dispose d'un ponton cubique coiffé d'une cahute de planches où sèche, pendue par les pieds comme la dépouille d'un lapin au mur d'un naturaliste, la combinaison du camarade au repos. Chaque homme passe au fond quatre à cinq heures par jour. Ils sont quatorze à faire en permanence ce métier harassant. En voici un qui vient de remonter. La boule métallique de son scaphandre dévissée, il apparaît en bonnet de coton rouge vif, les traits creusés de fatigue. Deux de ses compagnons s'acharnent, sous l'onde noirâtre, à guider le palan de la bigue géante de 200 tonnes qu'on vient d'appeler pour arracher un gros morceau. Dans un autre bassin une grue à benne et un aspirateur à grain encadrent étroitement un *Liberty* Ship qu'ils délivrent de sa cargaison à la cadence de 100 tonnes à l'heure. L'autre jour, en allant au-devant de l'*Ile-de-France*, dans le chenal j'ai vu en pleine action l'usine flottante de la grande drague à godets qui affouille sans cesse les fonds d'approche. Si de la somptueuse gare transatlantique inaugurée avec *Normandie* il ne reste que le dérisoire vestige d'une rampe d'accès arrêtée sur le vide, celle qui la remplace, aménagée sous la carcasse de béton d'un hangar promis à d'autres destinées, fait néanmoins par l'élégante sobriété de son architecture l'admiration de tous les visiteurs : la direction de la compagnie anglaise Cunard n'est-elle pas venue récemment demander l'autorisation de la prendre comme modèle de son propre projet ?

DES CHIFFRES

Le résultat ? C'est le S/S *Socotra*, cargo anglais de la Peninsular and Oriental C°, qui n'hésite pas à se détourner de sa route pour venir décharger au Havre 170 tonnes de marchandises diverses — une misère — parce qu'il sait que ce déchargement ne le retiendra que le strict minimum de temps nécessaire à la manutention la plus rapide; ce sont aussi les neuf heures qui s'écoulèrent du 31 mai, 21 heures, au 1er juin, 6 heures : l'accostage successif de cinq grands transatlantiques, dont quatre escalant (les anglais *Coronia* et *Mauretania*, le hollandais *Nieuw Amsterdam*, l'américain *Washington*) et notre *De Grasse*; c'est la courbe du trafic en hausse constante, c'est l'assurance désormais garantie de voir Le Havre, deuxième port français, largement dépasser en 1952 les meilleurs chiffres de son trafic d'avant guerre.

Ici encore les chiffres parlent. Seuls, comme le montrent nos tableaux, sont encore loin de leur ampleur d'antan ceux du mouvement des passagers.

NOMBRE DE NAVIRES	1948	1947	1938
Entrées	9.347	8.307	7.153
Sorties	9.438	8.158	7.163
Total	18.785	16.465	14.316
TONNES DE MARCHANDISES			
Entrées	7.699.771	6.075.195	6.015.825
Sorties	3.607.060	2.728.810	2.777.775
Total	11.306.831	8.804.005	8.793.600
TONNEAUX DE JAUGE NETTE			
Entrées	9.581.460	7.269.724	10.867.393
Sorties	9.610.483	7.239.987	10.813.275
Total	19.191.943	14.509.711	21.680.668
PASSAGERS			
Entrées	41.093	28.842	118.874
Sorties	46.379	29.442	130.559
Total	87.472	58.284	249.433

La répartition des éléments principaux des entrées comme des sorties fait apparaître enfin le retour à la vocation permanente du Havre. En tête viennent, nettement, les hydrocarbures, avec 4.100.000 tonnes (contre 2.530.000 en 1947 et 3.142.765 en 1938), soit les quatre septièmes des entrées. Leur provenance par contre a changé : golfe Persique pour la plus grande partie au lieu de Venezuela et Syrie autrefois. Le charbon (1.136.000 tonnes) représente un septième du total, le reste, où l'on trouve dans l'ordre farines, bois coloniaux et coton, les deux septièmes restants.

Les prévisions pour l'année en cours confirment cette orientation. L'accroissement attendu (2.000.000 de tonnes dans l'hypothèse la moins favorable) doit porter presque exclusivement sur les hydrocarbures, qui constitueraient ainsi les deux tiers des importations du Havre.

Les sorties, qui ne sont malheureusement pas toutes des exportations, sont revenues aussi aux courants traditionnels : réexpédition d'hydrocarbures au cabotage, ou de produits pétroliers raffinés, machines, matériaux d'équipement, pour l'Union française notamment. Ainsi le port autonome du Havre a gagné sa partie sur les deux tableaux : celui de ses marchés propres, reconquis de haute lutte, et celui du tonnage, d'ores et déjà rétabli au niveau de ses plus belles années de prospérité.

JEAN BALENSI.

BONNET D'HOMME EN VELOURS ROUGE BRODÉ MÉTAL (1770).

CHAPEAU DE PAILLE, RUBAN BLEU, BLANC ET CERISE (1787).

BICORNE (1803). CHAPEAU EN FORME DE SHAKO (1815).

PAILLE D'ITALIE (1829). HAUT DE FORME EN PAILLE (1845).

UNE CAPOTE DE SOIE (1840) ET LE CHAPEAU DE BÉRANGER.

CHAPEAU EN PICOT DE PAILLE ET MAIL-COACH (1910).

DEUX SIECLES DE CHAPEAUX.

PAR JEAN-CLAUDE PEDRON

C'est dans le cadre précieux du musee Carnavalet que vient d'être inaugurée l'exposition « Chapeaux d'hier et d'aujourd'hui » qui présente dans ses vitrines deux siècles de modes françaises.

Plus de deux cents chapeaux, tant féminins que masculins, nous racontent joliment la petite histoire des générations passées, depuis le règne du Bien-Aimé.

Il y a, bien sûr, quelques chapeaux célèbres, à des titres divers. Par exemple le chapeau de soie de Béranger et celui d'Édouard VII. Précisons qu'ils ne voisinent pas.

Il y a la capote que portait l'impératrice Eugénie « pour ses bonnes œuvres »... non loin d'un grand chapeau de taffetas noir et paradis feu qu'arbora Réjane pour créer *la Flambée*.

Et d'autres encore qui coiffèrent la princesse de Metternich et la duchesse d'Abrantès, la princesse d'Eckmühl et l'impératrice Elisabeth d'Autriche.

Mais comme ils sont plus émouvants les chapeaux de tout le monde, depuis le petit tricorne noir de M. Dupont et le chapeau de paille garni de rubans bleus, blancs et roses en « chicorée » de Mme Dupont — qu'ils portaient en 1780 — jusqu'à ceux d'aujourd'hui !

Le haut de forme ! S'allongeant un temps pour s'aplatir ensuite, passant soudain du tromblon au tronc de cône, il s'assure pour un bon demi-siècle la fidélité masculine. Mais les femmes, comme elles ont raison de ne pas imiter cette fidélité-là puisque leurs chapeaux d'autrefois font aujourd'hui de chaque vitrine de cette exposition une merveilleuse volière. Volière n'est pas trop dire puisque Mme Annie Beaumel pour présenter toutes ces coiffures leur a donné des ailes.

Bonnet de gaze et de rubans de la grisette, capote discrète — nid à baisers — du Second Empire, toque de « lophophore » de nos grands-mères quand elles avaient vingt ans, et enfin cette trouvaille de la mode française, le bibi... autant de merveilleux oiseaux envolés chacun des doigts d'une femme pour se poser sur la tête d'une autre femme.

En bref le talent des organisateurs, M. Jean Gaumont-Lanvin, président de l'Union française des arts du costume, Mme Jane Blanchot, présidente de la Fédération nationale de la mode, et M. François Boucher, délégué général de l'Union française du costume, a été de ne pas présenter sèchement des chapeaux anciens. Ils ont su éviter l'aspect posthume de l'exposition et donner aux objets exposés une jeunesse et une vie nouvelles.

CHAPEAUX D'AUTREFOIS ET D'AUJOURD'HUI. MÊME CHIC

TURBAN (1830). BÉRET D'AMAZONE, BOURRELET D'ENFANT.

QUATRE CHAPEAUX SOUS LE SIGNE DES ARTS DÉCORATIFS.

De 1750 a 1949

MÊME ESPRIT, MÊME IMPERTINENCE : ILS SONT SIGNÉS PARIS.

LE JARDIN A LA FRANÇAISE DU MUSÉE CARNAVALET, CADRE DE LA PRÉSENTATION DE LA MODE D'ÉTÉ 1949.

CHAPEAUX *d'hier et d'*AUJOURD'HUI

Le vieil hôtel de Sévigné habituellement si calme et silencieux s'est empli soudain, mardi après-midi, de bruit et de mouvement. C'est qu'il prêtait une partie de ses salles du rez-de-chaussée à l'exposition « Chapeaux d'hier et d'aujourd'hui » et le décor charmant de son petit jardin à la française à la présentation de la mode d'été 1949.

Bientôt près de deux mille personnes se pressaient autour des parterres pour assister au défilé des mannequins. Vingt maisons de modes, et des plus grandes, participaient à cette manifestation, et leurs dernières créations s'offrirent à l'admiration d'un public où dominait — est-il besoin de le souligner ? — l'élément féminin.

Chaque modèle portait crânement le nom d'une rue ou d'un quartier de Paris et c'est ainsi que nous avons fait connaissance avec Chemin-Vert, rue des Haudriettes, Bois de Boulogne, Champs-Élysées, rue Chanoinesse (un chapeau de velours à bride, bien édifiant). Palais-Royal termina cette promenade à travers la capitale et il méritait sans aucun doute de couronner la fête de ses merveilleux paradis, mais Faubourg-Saint-Honoré fut sans doute de tous ces chapeaux de Paris le plus parisien. C'est bien naturel.

Au hasard des tables qui entouraient les parterres on pouvait reconnaître Mrs. David Bruce, femme de l'ambassadeur des États-Unis, Mrs. Harvey, femme de l'ambassadeur de Grande-Bretagne, M. Westmann, ambassadeur de Suède, la princesse de Faucigny-Lucinge, la comtesse de Grammont, Mme Rastier-Cailler, vice-présidente du Conseil municipal, et Mme Cléo de Mérode. Et l'on découvrait un peu partout, coiffant de jolies invitées, des chapeaux dignes des modèles présentés.

Après les chapeaux d'aujourd'hui, les chapeaux d'autrefois. On abandonna peu à peu le jardin pour la salle d'exposition où chacun fit, de vitrine en vitrine, de chapeau en chapeau, un attendrissant voyage dans le temps.

CES GRANDS CHAPEAUX REMPORTÈRENT TOUS LES SUFFRAGES, MAIS LE VENT DÉCOIFFA PLUS D'UNE JOLIE FILLE. LE SUCCÈS FUT COMPLET, ET SUR LA TERRASSE LA VICTOIRE AILÉE DISTRIBUAIT SES PALMES.

LES COUPS DE CHAPEAU CÉLÈBRES

par PIERRE VIGNES

Un humoriste du siècle dernier a donné du chapeau d'homme la définition suivante : « Vêtement mobile inventé depuis peu de siècles et qui vous permet à volonté d'être civil ou insolent. » C'est un peu bref mais assez exact.

Dans l'antiquité le chapeau n'existe pas ; ce n'est que vers 1340 que le bonnet succède au capuchon antique, se détachant du vêtement, créant une mode et des devoirs de politesse. On ne se découvre d'abord que devant le roi, l'évêque et certaines dames ; puis peu à peu l'habitude se répand d'ôter son bonnet ou son chaperon, forme déjà plus élégante de la coiffe, pour ponctuer le caractère d'une rencontre.

Au chaperon succéda le chapeau, et l'imagination des chapeliers se donna libre cours depuis le XV^e^ siècle. Il faut noter toutefois en règle générale que la forme des chapeaux, variant naturellement avec la mode, a toujours tendance à diminuer et en volume et en poids. Nous rêvons dans les musées devant les monuments de plumes et de rubans que portaient sur la tête nos ancêtres, de François I^er^ à Louis XV par exemple. Depuis il semble que les hommes soient devenus plus raisonnables et que la nécessité de saluer sans cesse les ait obligés à adopter des formats réduits. La politesse a gagné de vitesse mais les méchantes langues prétendent que pour la raison inverse les hommes d'aujourd'hui ne portent plus de chapeau.

Le chapeau étant devenu un moyen d'expression, il y eut à travers l'histoire un grand nombre de « coups de chapeau ».

Henri IV pour sa part en commit deux célèbres. Le jour de la bataille d'Ivry où, enlevant son casque paré de plumes blanches, il se découvrit, se fit reconnaître de ses hommes, prononça la phrase fameuse : « Ralliez-vous à mon panache blanc, c'est la journée du Tout-Puissant », remit sa coiffure et emmena ses troupes à la victoire.

C'est le même Henri IV, au temps de la Ligue, qui d'une fenêtre, saluant les Espagnols abandonnant Paris, leur dit : « Recommandez-moi à votre maître, mais n'y revenez plus. »

Une toile célèbre a consacré ce salut historique.

La bonhomie du roi, sa faconde béarnaise, sa gentillesse devenue proverbiale contribuèrent beaucoup à l'établissement de la courtoisie. Louis XIV, son petit-fils, devait continuer son exemple en enlevant son chapeau devant les lavandières.

Mais avant lui les mousquetaires avaient composé pour le « lever » du chapeau un code très strict. Le feutre était soulevé légèrement pour les amis de rencontre, largement pour les dames et balayait le sol au passage des puissants. En duel on faisait injure à l'adversaire en trouant son chapeau d'un coup d'épée, et Cyrano de Bergerac peut en un seul geste rendre à de Guiche, qui avait posté vingt hommes contre lui, les chapeaux de ceux-ci et lui dire : « Si vous voulez, monsieur, les rendre à vos amis... »

Louis XV à l'âge de six ans salua du balcon du Louvre la foule qui l'acclamait, pendant que l'abbé Dubois à ses côtés lui murmurait : « Sire, ce peuple est à vous. » Un peu plus tard ce monarque devait donner un des plus beaux coups de chapeau de l'époque en allant à Moret-sur-Loing à la rencontre de Marie-Charlotte Leczinska, sa fiancée. Tous ces saluts ont été traités par les peintres et les graveurs qui ont mission de reproduire les gestes des hommes et dont les œuvres sont connues de tout le monde.

C'est ainsi que Velasquez dans le tableau célèbre du musée de Madrid reproduit la reddition de Bréda, se peignant lui-même et montrant comment l'ennemi vaincu doit saluer son vainqueur.

Autre élégance : à la bataille de Fontenoy, répondant à l'officier anglais qui lui crie : « Faites tirer vos gens », le comte d'Auteroche lève son chapeau, salue profondément et dit avec ironie : « Tirez les premiers. »

Nous arrivons à la Révolution. Prenons quelques exemples au hasard. C'est Louis XVI qui est contraint de saluer le peuple et d'arborer le bonnet phrygien. Quelques mois après c'est Dumouriez qui, à Valmy, plante son chapeau au bout de son épée et va rejoindre l'armée de Kellermann au cri de « Vive la nation ! », ce qui est une façon héroïque de tirer son chapeau à l'ennemi.

Un an plus tard c'est Robespierre qui à la Convention, se découvrant, prononça la phrase célèbre : « Président d'assassins, je te demande la parole. »

Napoléon I^er^, dont « le petit chapeau » avait néanmoins une certaine taille, le levait rarement. Toutefois lorsque ses bataillons victorieux défilaient devant lui après une bataille il restait tête nue jusqu'à ce que le dernier homme soit passé.

Pendant le XIX^e^ siècle il fut échangé beaucoup de coups de chapeau, trop peut-être. Epoque assez fertile en duels où les adversaires se saluaient sur le terrain après avoir refusé de se saluer d'abord.

C'est l'époque du chapeau haut de forme puis du chapeau melon. Elle s'illustre par le tableau du Louvre : *Bonjour, monsieur Courbet,* tableau qui symbolise une époque et ses mœurs.

Le haut de forme de M. Thiers, plus tard celui de Sadi Carnot caricaturé par Caran d'Ache, le huit-reflets de Félix Faure sont restés célèbres, car ces trois présidents prenaient grand plaisir à rendre les saluts.

Un coup de chapeau trop célèbre fut celui que donna Kitchener à Marchand à Fachoda, mais cet incident malheureux ne gêna que peu de temps l'amitié franco-britannique ; les deux pays rivalisèrent d'élégance masculine et le chapeau gris d'Edouard VII rendait peu après le salut au chapeau noir de Boni de Castellane.

QUOIQUE ENDURCI, LE COUREUR NE PEUT CACHER SON DÉSESPOIR DEVANT UN INJUSTE COUP DU SORT.

L'EFFORT EST SOUVENT PÉNIBLE, MAIS LE SUCCÈS FAIT OUBLIER AU VAINQUEUR SES SOUFFRANCES. LA TRADITION VEUT QUE LES GAGNANTS SOIENT FLEURIS ET EMBRASSÉS A LEUR ARRIVÉE.

EN SUIVANT LE TOUR DE FRANCE

PAR MAX FAVALELLI

LE commerçant a baissé son rideau de fer, l'artisan a abandonné son échoppe, l'instituteur a donné congé à ses élèves, les vieilles demoiselles ouvrent toutes grandes leurs fenêtres, le paysan, un brin de paille entre les dents, s'arrête de faucher et, le chapeau basculé sur la nuque en sueur, sort de son champ, l'ouvrier s'assied, les jambes ballantes, sur le mur de son usine, le brave curé retrousse sa soutane, surgit en courant de son presbytère, le bréviaire sous le bras, le notaire quitte ses minutes et le docteur, ses malades.

— Les voilà !

La France, accoudée à ses balcons, regarde passer le Tour. Durant trois semaines le Tour promène son gigantesque chapiteau sur 4.800 kilomètres de routes, écorne la Belgique, l'Espagne, l'Italie et la Suisse. Enorme kermesse ambulante, il offre à vingt millions de spectateurs une représentation gratuite où le sport pur se marie à la braderie.

LES SUIVEURS

Vingt villes, choisies par les organisateurs et qui ont dû payer une forte dîme pour être élues, voient pour une nuit leur population grossir soudain d'une caravane de quinze cents membres qui transportent avec eux l'aventure, le tumulte.

Précédant les coureurs, l'échelon publicitaire fait tout d'abord une bruyante entrée. Une cen-

taine de camions bariolés, hérissés de bouches géantes hurlant des slogans entrecoupés de javas à l'accordéon, vantent aux badauds les qualités de certains produits détersifs ou de certaines marques d'apéritifs. Des vendeurs se ruent le long des trottoirs, distribuent des échantillons, crient les éditions spéciales.

Ces camions vont se ranger sur la place municipale de La Rochelle, de Bordeaux ou de Pau, y forment une foire qui ne cessera que fort tard dans la nuit. On dresse des tréteaux et l'on organise des « crochets », des concours de chant.

Cette caravane comporte également son chariot de Thespis. Subventionné par un fabricant de lessive, Jean Nohain présente chaque soir un spectacle de variétés où accourent ses auditeurs les plus fidèles.

Arrive ensuite une étrange colonne de nomades. Cuits par le soleil, ils ont le teint des Comanches ou des Mohicans. Ils sont saupoudrés de poussière et ont le visage maculé de graisse. Vêtus en cowboys — chemise à grands carreaux, chapeau à larges bords ou béret de laine — ou en indigènes hawaïens, ils prennent littéralement la ville d'assaut, sillonnent les rues, s'emparent des hôtels. Ce sont les journalistes.

A peine ont-ils mis pied à terre que les mitrailleuses des machines à écrire crépitent sur les guéridons des cafés. Des batailles acharnées mettent aux prises aux abords des téléphones cent énergumènes qui réclament Paris, Anvers, Lausanne, Rome et forcent le télégraphe à avaler une bouillie de plusieurs milliers de mots en cinq langues différentes.

La radio déroule ses fils et installe ses micros. Alex Virot, le museau effilé, l'œil vif, porte sur le ventre une marsupiale où il plonge la main pour y puiser les derniers renseignements. D'une onction épiscopale, le teint fleuri des chanoines que peignait Chocarne-Moreau, Georges Briquet livre enfin à dix millions d'auditeurs un nom qui est plus guetté que celui d'un nouveau président du Conseil en période de crise ministérielle, le nom du vainqueur de l'étape.

L'ORGANISATION

Entourés d'une nuée d'admirateurs sollicitant un autographe sur un morceau de journal ou un vieux billet de banque, les coureurs gagnent leur hôtel. Chaque équipe possède son cantonnement particulier. Les soigneurs ont déjà déballé leur matériel, accroché aux lustres des grappes de boyaux, fait tremper des serviettes dans les lavabos et rempli d'embrocation les verres à dents.

Les coureurs s'abattent sur leur lit, les jambes parcourues d'un frisson, les tempes serrées dans le casque invisible de la fatigue. On les bouchonne ainsi que des chevaux, on décape la gangue de cambouis et de goudron qui gaine leurs cuisses. Le masseur s'empare d'eux, les malaxe, les broie, « gifle » leurs muscles et les « sucre » avec du talc.

Chaque cantonnement forme un îlot sur lequel il est bien difficile d'aborder, car le directeur sportif veille au repos de ses hommes. Et chaque cantonnement a son atmosphère bien caractéristique. Chez les « Ile-de-France » règne la verve gouailleuse de Ménilmontant et de Belleville. Les tricolores de l'équipe de France sont plus guindés. Le mystère entoure les Italiens, qui transportent avec eux une tonne de pâtes. Massifs, osseux, les Belges ne parlent guère et entretiennent une correspondance abondante, car ils sont presque tous propriétaires soit d'un café, soit d'une brasserie dont ils surveillent très attentivement la gérance.

Les coureurs bénéficient d'un confort, sont entourés de soins qu'ils ne connaissent que depuis peu. Jadis ils menaient une existence beaucoup plus rude. Si l'épreuve y gagne en sérieux et en régularité elle y perd en pittoresque. Aujourd'hui les coureurs sont très surveillés. Une direction quelque peu puritaine et encline au caporalisme cherche à les couper du monde extérieur, à les isoler des indiscrets. Aussi n'avons-nous plus que des garçons appliqués et qui exercent leur métier avec attention et ne voyons-nous plus des excentriques comme Deloffre, qui vendait des cartes postales aux terrasses des cafés pour subsister, ou comme Bariffi, qui, la figure maquillée de poussière, faisait la quête le long des trottoirs.

Le Tour est une organisation commerciale conduite avec la même rigueur qu'une industrie. Son budget est celui d'une importante manufacture et inscrit à son chapitre des dépenses une somme qui n'est pas inférieure à 70 millions de francs.

Pour les coureurs qui ont joui du privilège de la sélection le Tour est une source parfois considérable de profits. Outre les prix qu'ils encaissent au cours de l'épreuve ils jouissent d'un renom qu'ils monnayent adroitement en signant d'importants contrats pour se produire sur les vélodromes à l'issue de la course. C'est ainsi qu'un coureur qui était à peu près inconnu comme le minuscule Marinelli pourra en août et en septembre exiger de forts cachets et verra sa cote monter auprès des constructeurs.

Cependant que les coureurs prennent un repos bien gagné, il est d'autres suiveurs du Tour qui ne connaîtront nul répit et travailleront durant toute la nuit. Ce sont les mécaniciens. A eux incombe le souci de réparer les bicyclettes malmenées au cours de l'étape et de préparer le matériel pour le départ du lendemain. Ces spécialistes sont de véritables joailliers. En effet les « machines » utilisées dans le Tour sont d'authentiques bijoux qui allient la robustesse à la légèreté. Les coureurs sont maniaques et chaque étape nécessite, en fonction de son profil, tout un jeu de « vitesses » spécialement étudiées. Pour l'ascension des cols la roue en duralumin est abandonnée au profit d'une roue en bois afin que l'échauffement causé par le freinage n'entraîne point un décollement du « boyau » qui susciterait obligatoirement un accident toujours grave.

Un des milieux les plus colorés du Tour est celui constitué par les motocyclistes qui portent en croupe sur leur machine les photographes, les téléphonistes, les reporters. Les « motards » se recrutent presque uniquement rue du Croissant, chez les livreurs de journaux. Ils forment une colonie à l'intérieur du Tour, une colonie qui a ses coutumes, son argot, ses mœurs.

Leur virtuosité est stupéfiante. Ils sont les seuls à pouvoir suivre dans la montagne les coureurs qui descendent à 80 à l'heure en hurlant dans les virages afin de faire place nette devant eux.

J'ai vu ces démons dévaler les pentes vertigineuses du Tourmalet et de Peyresourde en risquant vingt fois la mort pour qu'une dépêche ou un cliché parvienne sans délai à leur journal.

Epreuve contre la montre. Il s'agit d'accomplir l'étape en isolé et dans le meilleur temps. La classe de Coppi lui permet d'y exceller.

LA VALEUR SPORTIVE DU « TOUR »

Il est fréquent que des sceptiques prétendent avec une moue :

« C'est très joli, votre Tour, mais tout est arrangé à l'avance. »

Rien n'est plus faux. Si certains accords peuvent se nouer à l'intérieur des équipes, il n'existe pas de « combinaisons » dans le Tour.

Cette épreuve exige de son vainqueur une telle somme d'efforts qu'il est impossible qu'un coureur médiocre parvienne à triompher uniquement grâce à des manœuvres et à la fraude. En réalité, pour revêtir le fameux maillot jaune brodé aux initiales d'Henri Desgranges, promoteur du Tour, le coureur doit être un athlète disposant de moyens exceptionnels et ayant préparé sa course dans ses moindres détails. Les Italiens ont pris, par exemple, la précaution de faire sécher tout un stock de boyaux depuis un an afin d'être à l'abri des crevaisons. Bobet et Robic suivent pendant des mois un régime alimentaire particulier. Guy Lapébie étudie des perfectionnements mécaniques qui allégeront son matériel.

En dépit de ce savant entraînement et de toutes les améliorations techniques les coureurs ne sont point à l'abri de la souffrance. Certes le terme « forçats de la route » lancé en 1924 par Albert Londres ne convient plus aux champions de 1949. Cela n'a point empêché le Belge Stan Ockers de faire une chute sévère près de Nantes et de parcourir près de 100 kilomètres avec un doigt de la main gauche fracturé. Louis Thiétard, le vétéran du Tour, termine l'étape à Boulogne-sur-Mer avec une épaule luxée et le bras ouvert, puis il tombe évanoui sur la ligne d'arrivée.

Le Tour a déjà son histoire. Mieux que cela, il est entré dans la légende et est devenu une sorte de mythe, exalté par toute une littérature et dont se nourrit pendant de longues semaines l'imagination populaire. Pour des milliers de Français Bartali, Kubler et Teisseire sont les héros fabuleux d'une geste dont Gaston Bénac, Jean Eskenazi, René Dunan ou Jacques Goddet sont les aèdes.

Ainsi lorsque le Tour déroule son serpent multicolore au milieu des villages en fête, des villes pavoisées, des hameaux fleuris — j'ai vu en Bretagne un curé faire sonner le tocsin à son clocher à notre approche — c'est une provision de rêves qu'il traîne dans son sillage.

UN PEUPLE PACIFIQUE EN ARMES

60.000 SUISSES AU TIR FÉDÉRAL DE COIRE

par notre envoyé spécial ROBERT VAUCHER

Depuis 1842 Coire, la jolie capitale des Grisons, étagé sur les contreforts de ses montagnes, n'avait plus eu l'honneur d'accueillir le tir fédéral suisse, cette joute pacifique où tout un peuple de tireurs vient se mesurer tous les cinq ans dans l'une ou l'autre des villes helvétiques, tenter d'obtenir la couronne ou la maîtrise et, pour les plus habiles, le titre de roi du tir. Depuis deux ans toute la population se préparait afin d'organiser au mieux ce premier tir fédéral d'après guerre — le dernier ayant eu lieu à Lucerne en 1939.

Ce n'est pas peu de chose, en effet, que de mettre sur pied semblable manifestation dont le budget s'élève à 6.300.000 francs suisses, soit près de 530 millions de francs français. Car il a fallu élever des constructions provisoires, dont 216 cibles à 300 mètres, 42 cibles à 100 mètres et 40 cibles au pistolet à 50 mètres qui venaient s'ajouter aux 24 cibles du « Lürlibad » où sont actuellement tirées les grandes et petites maîtrises.

En voyant les trains débarquer quotidiennement 5.000 ou 6.000 tireurs appartenant à toutes les classes sociales, universitaires ou industriels, paysans ou ouvriers, citadins ou campagnards, on comprend avec quelle passion l'art du tir est exercé en Suisse. La Société suisse des carabiniers, qui groupe près de 450.000 tireurs et dont le grand drapeau est constamment en tête de toutes les manifestations, a été créée en 1824 à Aarau, mais elle ne fut que la consécration d'une très vieille tradition. La première société de tir fut en effet fondée à Berne par Pierre II de Savoie en 1255 et en 1378 fut créée à Lausanne la Confrérie des arbalétriers.

Dans la Suisse entière, ainsi qu'on peut le constater en regardant les bannières aux riches brocarts et aux somptueuses broderies qui forment un véritable dôme multicolore dans la cantine de plus de 3.000 places élevée sur la place de tir, les sociétés de tireurs sont séculaires. Quelques inscriptions en témoignent que je prends au hasard parmi des centaines : Wilstadtschützen 1420-1936, Stadtschützen Nidau (Berne) 1444-1931, Winterthur 1400, Rotenbourg 1540-1935.

On tira tout d'abord à l'arbalète, puis avec de lourdes arquebuses et des mousquets. Depuis plus d'un siècle chaque Suisse qui est ou qui fut soldat conserve chez lui son fusil de guerre, qu'il soigne comme la prunelle de ses yeux. Son fusil, c'est sa fierté, l'héritage de ses pères, c'est un peu de sa dignité d'homme, c'est ce qui donne à ces manifestations sportives grandioses que sont les tirs fédéraux une sorte de gravité, de mâle résolution qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

De la simplicité helvétique j'ai eu une preuve lors de la journée officielle qui amena à Coire le Conseil fédéral *in corpore*, c'est-à-dire le gouvernement helvétique, ainsi que le corps diplomatique, le général Guisan et les chefs des autorités des divers cantons. Ils furent accueillis par des jeunes filles des diverses vallées grisonnes parlant l'allemand, l'italien ou le romanche revêtues de leurs costumes, d'une diversité et d'une symphonie de couleurs remarquables. Les hôtes de la ville de Coire étaient reçus dans les jardins de l'hôtel Steinbock par un essaim de demoiselles d'honneur en blanc portant en écharpe les couleurs de la ville de Coire qui leur offrirent les viandes séchées des Grisons et ses charcuteries ainsi que les crus célèbres de ses vignobles.

M. Nobs, l'actuel président de la Confédération helvétique, après avoir participé au cortège magnifique, acclamé par une foule enthousiaste, montra dans son discours qu'en Suisse le tireur n'est pas un apologiste de la guerre. « Son unique dessein, dit-il, est de sauvegarder la paix de sa patrie. Demain peut-être — mais personne ne le désire — les tireurs seront mis à l'épreuve. Ces joutes pacifiques se transformeraient alors en joutes sanglantes. Le Suisse saurait alors sacrifier sa vie pour son pays et son indépendance. »

Il appartenait à l'ambassadeur de France, comme ce fut déjà le cas à Lucerne en 1939, de parler au nom du corps diplomatique. M. Hoppenot esquissa avec éloquence l'histoire de l'unité helvétique, faisant l'éloge des vertus et de la volonté pacifique de ce peuple libre qui trois fois au cours du dernier siècle répondit à l'appel de la patrie en danger.

Du 23 au 30 juin il avait déjà été tiré 1.143.000 cartouches pour fusils et 161.000 cartouches pour pistolets, et le tir a continué, à un rythme accéléré, jusqu'au 11 juillet. La proclamation des résultats et la distribution des prix auront lieu le 24 juillet. Déjà toutefois a eu lieu dans la jolie station alpestre de Lenzerheide la distribution des couronnes aux concurrents des sociétés suisses de tir à l'étranger qui doivent repartir. Celle de Paris, qui était venue forte de dix-sept tireurs et qui déposa en arrivant une couronne en hommage au héros grison Benedict Fontana au pied de son monument, obtint la couronne de lauriers à feuilles d'or, la plus haute récompense. Ajoutons que de trois continents des Suisses étaient venus participer à ce tir (il en arriva du Queensland, de New York, de Buenos-Aires, de Londres, du Caire, d'Alexandrie, de Bruxelles, de Milan), ce qui prouve que même loin du pays ils n'oublient pas leur sport national.

UNE JEUNESSE FLEURIE AUTOUR DE M. NOBS, PRÉSIDENT DE LA CONFÉDÉRATION HELVÉTIQUE.

VÉTÉRAN DES TIREURS LUCERNOIS EN UNIFORME DE 1870 DES SOLDATS DU GÉNÉRAL DUFOUR.

SOCIÉTÉ SUISSE DES CARABINIERS ET SA GARDE D'HONNEUR DANS LE CORTÈGE OFFICIEL.

ÉVOLUTION DU CLIMAT CONSÉQUENCES HUMAINES

par J.-S. ARCTURUS

PROGRESSION DANS L'ARCTIQUE DE POISSONS COMESTIBLES ORIGINAIRES DE L'ATLANTIQUE CONSTATÉE DEPUIS LA FIN DU SIÈCLE DERNIER. CELA INFLUE SUR LES ACTIVITÉS HUMAINES DANS CES CONTRÉES.

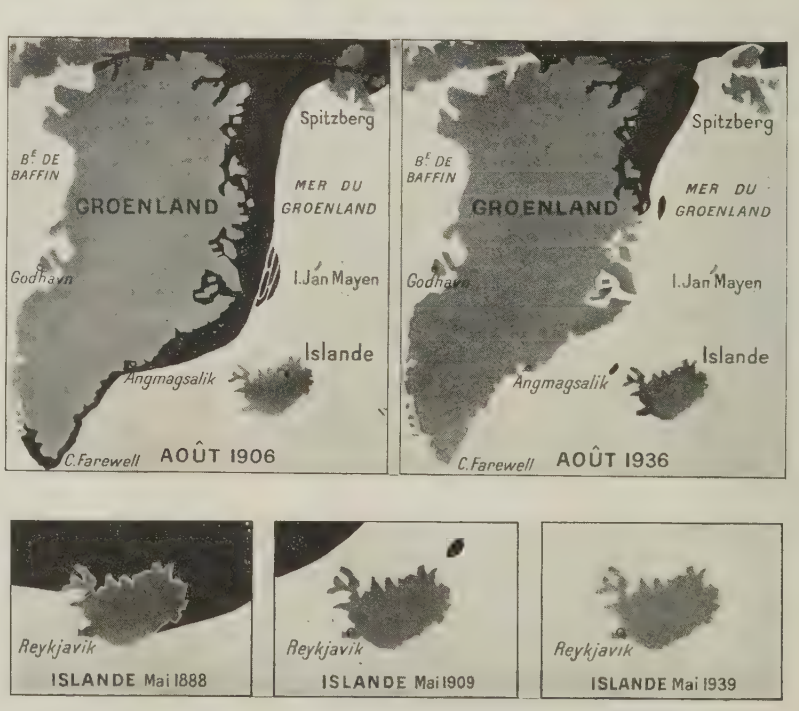
LA PÊCHE AUX HARENGS QUI EST PRATIQUÉE LE LONG DES COTES NORVÉGIENNES A DÉPASSÉ, PENDANT L'ANNÉE 1948, LES PRÉVISIONS D'UNE FAÇON TELLEMENT IMPORTANTE QU'ELLE A CONTRIBUÉ POUR UNE GRANDE PARTIE A RÉDUIRE LE DÉFICIT DU COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA NORVÈGE.

Si peu initié soit-on à la géologie, chacun sait que les fossiles des terres polaires attestent qu'en un passé lointain ces contrées jouirent d'une végétation luxuriante, donc d'un climat chaud. Par la suite un terrible abaissement de la température pétrifia leurs verdoyances et les enfouit sous de formidables carapaces de glace. Au début de l'ère quaternaire de semblables inlandsis recouvrirent d'autres parties du monde, notamment l'Europe, du nord jusqu'au bassin du Rhône. Les savants ont constaté que cet inlandsis européen, sous l'effet de fluctuations climatiques relativement courtes, avança puis recula plusieurs fois jusqu'à ce qu'une élévation plus durable de la température l'eût fait disparaître.

On sait cela, mais on croirait volontiers que les grandes évolutions de cette nature sont affaire de temps révolus. Or actuellement une élévation des températures moyennes modifie le régime des vents, des eaux, des neiges et des glaces. Peu sensible dans les pays tempérés, ce phénomène l'est bien plus au voisinage des zones glaciales — où il favorise l'essor de la vie animale et végétale et offre ainsi à l'homme des possibilités économiques importantes — et dans les régions équatoriales, où il a par contre des effets calamiteux. Selon le géologue suédois H. W. Ahlmann « l'actuel changement du climat n'est en somme qu'une phase de l'incessante variation qui a lieu depuis les quelque deux milliards d'années que la terre existe, mais *c'est le seul* que nous avons l'occasion d'étudier, de mesurer et peut-être d'expliquer. Il a commencé il y a environ deux cents ans, quand les glaciers, qui atteignaient leur plus grand développement depuis la fin de la période glaciaire, commencèrent à décroître ».

La Norvège, où ce changement climatique a des conséquences économiques sérieuses, a constitué l'an dernier une Commission pour l'étude des variations du climat composée de onze savants, météorologues, astro-physiciens, glaciologues, océanographes, ingénieurs des eaux et forêts, etc. Au cours d'un tout récent séjour en Scandinavie nous avons pris contact avec plusieurs de ces savants, notamment avec les professeurs H. U. Sverdrup, directeur de l'Institut polaire norvégien, et Th. Hesselberg, directeur de l'Institut météorologique norvégien. Nous avons examiné le programme des Norvégiens, Suédois et Britan-

HOLSTEINSBORG, COTE OUEST DU GROENLAND, OU, DEPUIS L'ARRIVÉE DES BANCS DE MORUES, ON CONSTRUIT DES BATEAUX DE PÊCHE.



RÉGRESSION PROGRESSIVE DES GLACES MARITIMES (EN NOIR) SUR LA COTE ORIENTALE DU GROENLAND, AINSI QU'AU VOISINAGE DE L'ISLANDE.

niques qui vont étudier dans l'Antarctique ce problème du changement du climat, et se sont réunis en mai à Oslo en vue de leur prochain départ. Nous avons aussi consulté des savants danois, le biologiste docteur Paul Hansen et l'explorateur et géologue Lauge Koch. La présente étude doit le meilleur de sa documentation aux uns et aux autres, nous les en remercions, ainsi que de leur excellent accueil.

Les transports de charbon du Spitzberg vers la Norvège, qui ont lieu l'été dans la mesure où la mer est libre, donnent un premier indice du changement climatique : la saison navigable dura quatre-vingt-quinze jours en 1909, cent soixante-quinze jours en moyenne de 1930 à 1938 et deux cent trois jours en 1939 ; elle s'étendait alors jusqu'au 17 novembre. En 1945 les bateaux naviguèrent jusqu'au 29 novembre et en 1946 jusqu'au 5 décembre. Cette régression des glaces de mer est observée aussi par les Russes dans leur secteur polaire.

L'Institut arctique de Leningrad communiqua au professeur Ahlmann que le relèvement par photographie aérienne des glaces dérivantes révèle que de 1924 à 1944 leur superficie s'est réduite d'au moins un million de kilomètres carrés, ce qui favorise considérablement les efforts déployés par les Russes pour développer l'économie intérieure de la Sibérie au moyen de liaisons maritimes entre les estuaires de ses grands fleuves et les ports de l'Europe et de l'Extrême-Orient. Les glaces ont perdu aussi de l'épaisseur. Dans les mêmes régions de la mer Glaciale où, lors de la dérive du *Fram* (1893-1896), Nansen constatait que les glaces de mer âgées d'un an étaient épaisses de 365 centimètres elles n'étaient plus que de 218 centimètres lors de la dérive du brise-glace russe *Sedov* (1937-1940).

Nansen avait aussi constaté que les eaux chaudes du Gulf-Stream disparaissent dans le bassin arctique sous la couche d'eau froide superficielle à température négative (l'eau de mer ne gèle qu'à —1°,91 C. environ) et que cette couche froide avait 200 à 250 mètres de profondeur. Les expéditions récentes de l'Institut océanographique de Moscou montrent qu'elle n'a plus que 70 à 125 mètres. Considérant ce fait le docteur Lauge Koch fait observer qu'en 1893 les icebergs devaient avoir au moins 20 à 25 mètres de hauteur pour que leur masse immergée (environ neuf fois plus grande que la masse émergeante) atteigne l'eau à température positive susceptible de les fondre. Aujourd'hui ceux qui mesurent seulement 10 à 12 mètres baignent à leur base dans l'eau tiède.

L'élévation de la température et de la salinité des eaux polaires mesurée par le professeur Sverdrup au nord du Spitzberg permet à des poissons comestibles de l'Atlantique de gagner des régions arctiques où ils étaient il y a peu de temps encore totalement inconnus. Le fait est frappant surtout, on va le voir, dans les eaux du Groenland et de la Sibérie.

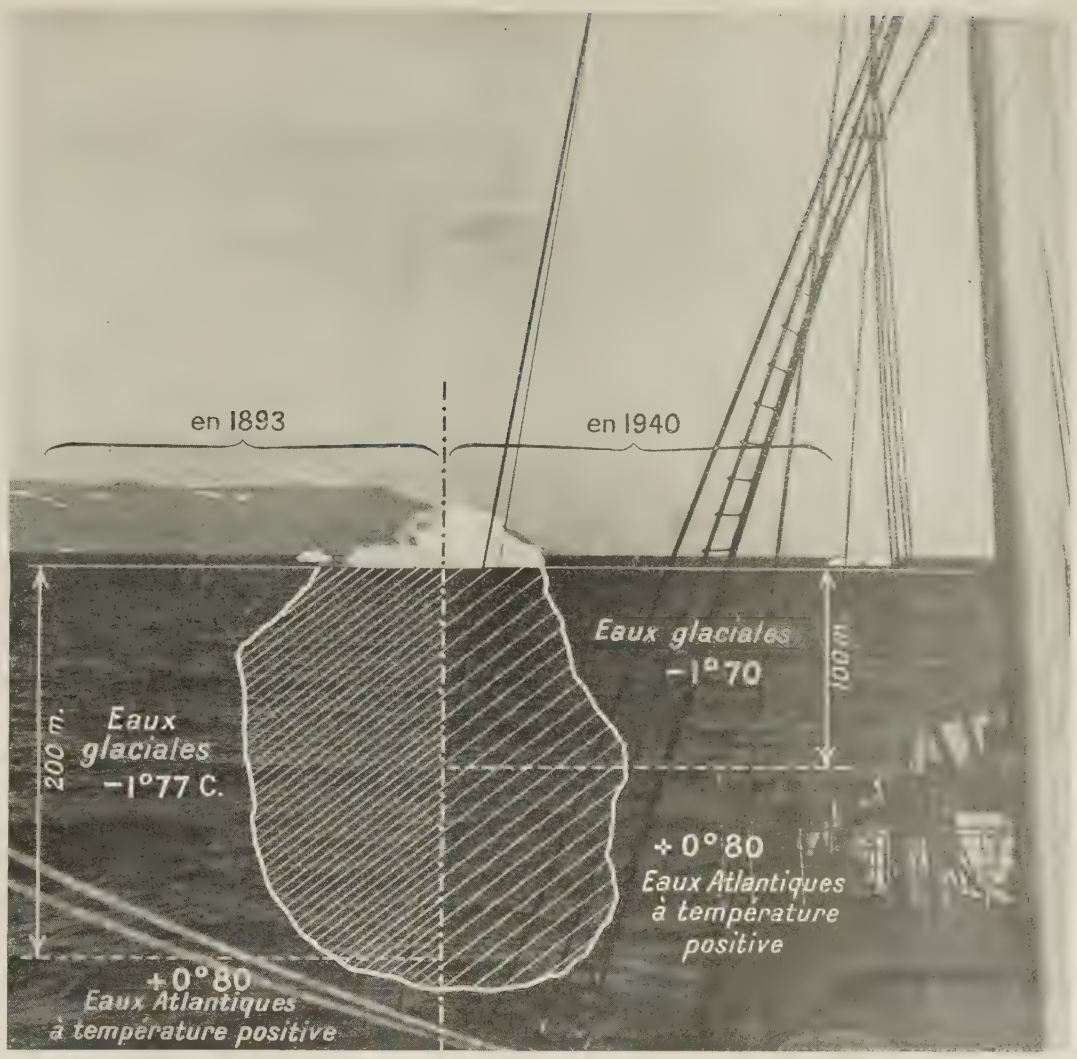
Vers 1908, la chasse aux phoques n'assurant plus aux Groenlandais une subsistance suffisante, l'administration du Groenland chargea le professeur Ad. S. Jensen d'étudier dans quelle mesure une organisation rationnelle de la pêche pourrait suppléer à leurs besoins. A cette époque la température de la mer, qui varie d'un lieu à l'autre, était à Godthaab 0°,75 en surface et 0°,54 à 300 mètres de profondeur. En 1935, au même endroit, après une élévation moyenne lente mais constante, le thermomètre indiquait 4°,35 et 1°,10. Ce modeste réchauffement avait eu entre temps les effets suivants :

Jusqu'en 1910 les morues n'apparaissaient, en petit nombre, qu'au cap Farvel. A partir de 1917 elles arrivent par bancs à Julianehaab, atteignent Godthaab en 1919, Sukkertoppen en 1922, gagnent Holsteinsborg et Egedesminde en 1927. Fin juillet 1928 leurs bancs sont signalés à l'entrée de la baie de Disko. En trois étés elles peuplent cette baie jusqu'au détroit de Vaïgat. Au début de septembre 1932 elles atteignent le fjord d'Umanak, où en 1936 j'en vis pêcher par les Esquimaux sur la côte nord de la presqu'île de Nugssuak. Depuis cette époque les morues s'aventurent jusqu'à Upernavik. En trente ans elles ont agrandi leur domaine du 60e degré de latitude Nord au 72e degré 50 de latitude Nord, soit d'environ 1.350 kilomètres vers le Nord. Pendant ce temps des biologistes observaient cette migration, étudiaient le rythme de la croissance des morues et prévoyaient quelques années à l'avance, avec une précision suffisante, à partir de quelle époque les Groenlandais pourraient faire des pêches rémunératrices dans des régions où elles n'avaient jamais été pratiquées auparavant. Ainsi l'administration du Groenland put-elle installer en temps voulu, d'île en baie, de cap en fjord en direction du Nord, des stations de pêche et fournir aux autochtones le matériel nécessaire pour capturer le poisson et le saler pour l'exportation.

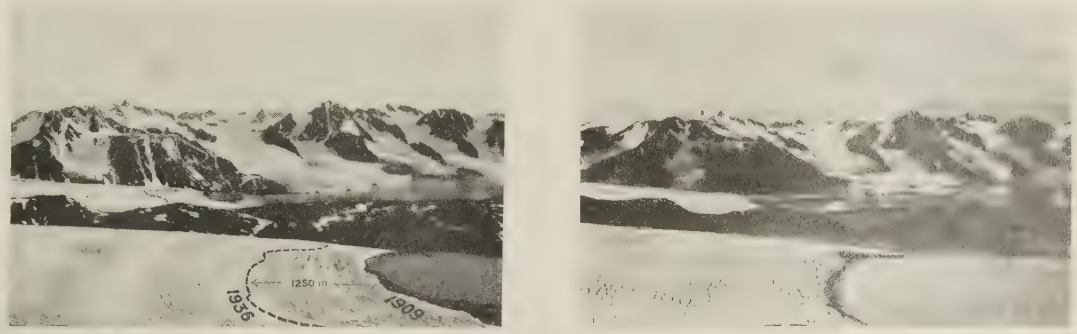
Une élévation de quelque 3 degrés centigrades avait suffi pour augmenter la production des pêches de 5 tonnes en 1910 à 8.000 tonnes en 1930 et à 13.000 tonnes en 1946.

Le capelan, dont le nom esquimau Angmagssak a donné le nom d'Angmagssalik, inconnu au nord de cette agglomération en 1891, fut trouvé par le zoologiste Alwin Pedersen dans le Scoresby Sund en 1927 et par les Esquimaux à Thule en 1936. En 1933 je constatai moi-même la présence nouvelle de morues dans les eaux occidentales du Spitzberg, où elles arrivaient par bancs. La Norvège y envoya l'année suivante une flottille de pêche et, dès 1935, 4.500 tonnes de poissons augmentaient de 1.200.000 couronnes les revenus des pêcheries norvégiennes.

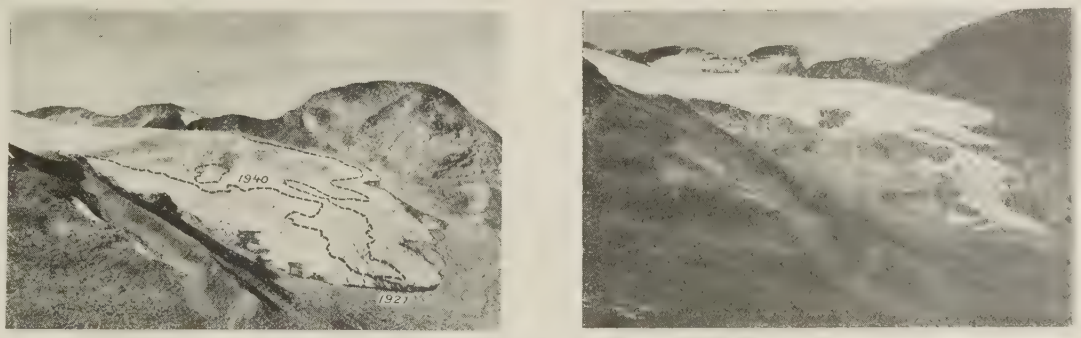
De même que les banquises diminuent en surface et en épaisseur, sur terre les glaciers reculent et s'amenuisent. Le front du glacier Jostedal, en Norvège, a reculé de 590 mètres entre 1900 et 1945. En Laponie suédoise le grand glacier du Kebnekaise a perdu annuellement de 1922 à 1945 800.000 mètres cubes par kilomètre carré, soit



De 1893 a 1940 l'épaisseur des eaux arctiques .superficielles a diminué de moitié Aussi la masse immergée d'un iceberg (en hachures) fond d'autant plus vite



De 1909 a 1936 le front du glacier du Raudfjord (Spitzberg) a reculé de 1.250 mètres.



Le retrait du Svellnosbre, dans le Jothunheim, en Norvège, de 1927 a 1940 fut considérable.

A Sukkertoppen, cote occidentale du Groenland, des barils de poissons et, a droite, une petite fabrique de conserves et de salaisons.

70 millions de mètres cubes d'eau. Sa perte annuelle a doublé en 1947.

Le professeur Ahlmann, qui étudie « l'économie » des glaciers, leurs gains (précipitations), leurs pertes (fonte) comme on étudie la balance commerciale d'un pays, constata que dans l'année 1933-1934 le glacier du 14-Juillet au Spitzberg a gagné 78 millions de mètres cubes et perdu 113 millions de mètres cubes, d'où un « budget » en déficit de 35 millions de mètres cubes. Le Vatnajökull, en Islande, perd annuellement, depuis 1933, au moins dans certaines parties, 2.300.000 mètres cubes par kilomètre carré.

La limite des terrains perpétuellement gelés à la périphérie de l'océan Glacial se déplace vers le Nord. En U. R. S. S. elle a reculé de 10 à 40 kilomètres, ce qui est très important pour le peuplement. En Norvège le professeur Hesselberg a constaté, avec le concours des services agronomiques de l'Etat, que la terre dégèle plus tôt à chaque printemps, que la période de culture est plus longue, que les fruits mûrissent là où c'était exceptionnel il y a quelques années et que la limite des arbres, surtout des bouleaux, a gagné 100 mètres en altitude et 300 kilomètres en latitude. Les cercles concentriques visibles sur la section d'un tronc, et dont le nombre indique l'âge de l'arbre, étant plus larges qu'au début du siècle, décèlent une croissance plus rapide. Ce fait, si important pour les industries du bois, est étudié en Norvège par le docteur Ove Arbo Höeg, de l'Université d'Oslo.

Ces divers phénomènes ont pour cause commune l'élévation moyenne de la température annuelle, qui est d'ailleurs plus sensible dans le nord que dans le sud. La proportion est, par exemple, 2 degrés centigrades au Spitzberg, 1 degré centigrade en Laponie, 0°,05 à Oslo. Au Groenland, entre 1880 et 1925 on a constaté une élévation moyenne de 2°,4 à Upernavik contre 0°,7 à Ivigtut. Cette élévation, constatable grâce à la continuité des enregistrements faits durant de longues périodes (les statistiques des Danois au Groenland sont ininterrompues depuis 1776), passerait inaperçue dans l'examen de courtes périodes. Ainsi, une expédition météorologique qui aurait séjourné à Jacobshavn (côte ouest du Groenland) pendant douze ans, de 1926 à 1938, aurait déclaré en s'appuyant sur ses observations que le climat se refroidit, la moyenne étant tombée durant cette période de —2°,9 à —5°,1 (soit de 2°,2), alors que cette baisse n'est qu'une des fluctuations de la température comprises dans une période de cinquante-sept ans (1881-1938) durant laquelle la température moyenne s'est effectivement élevée de —6°,3 à —5°,1, donc de 0°,8 centigrades. De sorte que l'étude et la statistique des phénomènes naturels, lorsqu'elles portent sur de courts laps de temps, fussent-ils de douze années consécutives, peuvent conduire à des conclusions exactement contraires à la réalité et n'acquièrent une réelle valeur que rattachées aux observations faites au cours des périodes antérieures et postérieures.

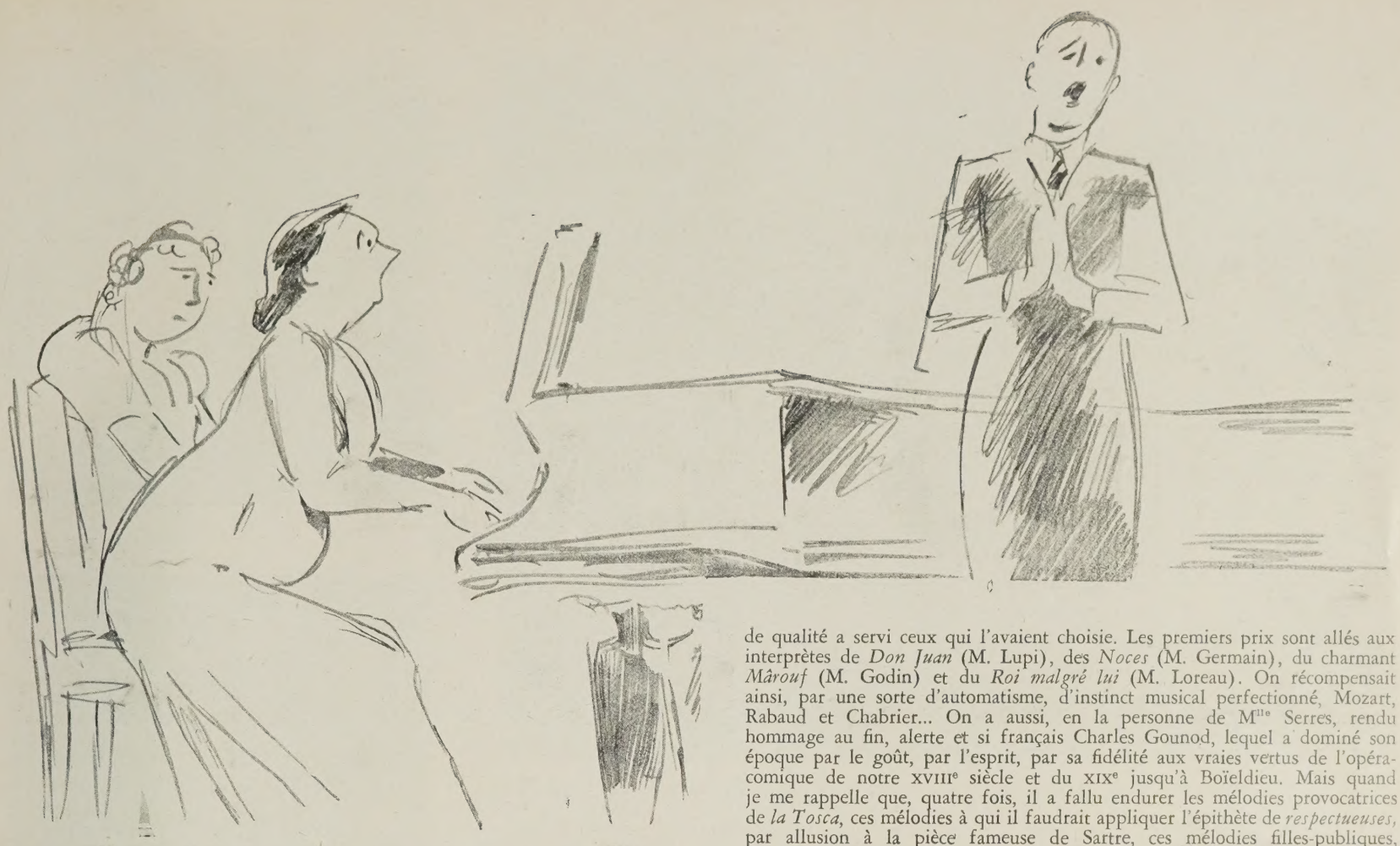
En 1930 l'élévation de la température fut si forte qu'elle incita les météorologues norvégiens Th. Hesselberg et B. J. Birkeland à chercher une représentation graphique du changement du climat. Pour que les courbes de leurs graphiques soient déterminées par les éventuelles fluctuations séculaires dont ils soupçonnaient l'existence, et non par les courtes variations mensuelles ou annuelles qui, en elles-mêmes, on vient de le voir, ne décèlent pas la réalité, ils cherchèrent pour chacun des facteurs météorologiques (température, hauteur des pluies, des neiges, pressions atmosphériques, vents) le chiffre moyen de périodes de trente années : 1861-1890, 1862-1891, 1863-1892, etc. La succession des points fournis par ces moyennes de trente ans dessina la courbe représentative de l'évolution moyenne climatique à long terme. Et il apparut que les courbes des divers facteurs étaient à peu près identiques les unes aux autres. Les deux savants constatèrent que la température de l'air avait augmenté dans toute la Norvège durant les soixante dernières années et que l'élévation est plus forte au nord qu'au sud, plus sensible en automne et en hiver qu'au printemps et en été, où elle est à peu près nulle. Dès lors la notion de climat définie comme un fait invariable n'avait plus de sens. Aussi en 1935 Th. Hesselberg proposa-t-il à l'organisation météorologique internationale de modifier cette notion, et la résolution suivante fut adoptée: « En pratique on entend par *climat* l'état météorologique moyen obtenu quand on fait, à partir des chiffres mensuels et annuels, la moyenne météorologique d'une période de trente ans. On entend par variation de climat les changements décelés par ces moyennes de trente ans. » Cette conception nouvelle apportait à la météorologie des moyens d'investigation neufs et précis.

L'élévation moyenne de la température des régions froides, me dit le professeur Hesselberg, semble due à un accroissement de la circulation atmosphérique des régions équatoriales vers les pôles. L'apport est plus grand l'hiver que l'été parce que la différence (génératrice de mouvement) entre les quantités de chaleur reçues du soleil par l'équateur et par les pôles est maximum. en cette saison. Cette théorie confirmerait l'hypothèse émise dès 1918 par Helland-Hansen, Nansen et H. U. Sverdrup et qui attribue le changement du climat à une recrudescence de l'activité du soleil.

Le changement du climat ne se manifeste pas qu'auprès des pôles. Dans l'Est africain une sécheresse persistante a des effets catastrophiques. En 1947 la Société suédoise de géographie y envoya le docteur Nilsson. Il constata que les eaux du lac Victoria s'étaient abaissées de 3 m. 50 de 1932 à 1945 ; celles du lac Navasha, près de Nairobi, de 10 mètres depuis 1917 ; le lac Nakorro était complètement asséché ; le lac Elementeita, qui avait naguère 3 mètres de profondeur, n'en avait plus qu'un. La navigation sur le lac Kioga dut cesser en 1946 ; le débit du Nil Blanc avait diminué à tel point que l'irrigation du haut Soudan était menacée.

Les variations du climat embrassent donc la planète entière, ce qui se conçoit puisqu'elles sont d'origine cosmique. La glaciation y jouant un rôle primordial, on ignorera une part essentielle de leurs causes tant qu'on ne connaîtra pas bien les phénomènes propres à l'Antarctide, cet énorme réfrigérateur qui produit 87 % des glaces. La grande expédition norvégo-suédo-britannique à laquelle j'ai fait allusion au début de cet article espère combler, au moins particllement, cette lacune. Son champ d'investigation est une région inexplorée de la Terre de la Reine-Maud (possession norvégienne), au-dessus de laquelle une expédition allemande prit en 1939 des photographies aériennes sur lesquelles des terres complètement dégagées de neige et de glace attestent une régression glaciaire considérable et où des « lacs fossiles » semblent révéler des phénomènes géologiques jamais vus jusqu'ici. Les explorateurs envisagent l'établissement d'un grandiose réseau de stations de radio-sondages de la haute atmosphère, du pôle Sud au pôle Nord au travers des deux Amériques, ce qui étendrait pour la première fois un champ d'observations simultanément à toutes les latitudes.

En somme, de même que notre époque se distingue dans le domaine de l'humain par une évolution idéologique et sociale amorcée il y a quelque deux cents ans, qui se précipite depuis trente ans, dont les causes profondes sont mal définies et dont l'ampleur et le sens sont encore indéterminés, de même sur le plan cosmique elle se distingue par une modification de l'économie de notre planète, amorcée aussi il y a deux siècles et dont les effets s'accentuent également depuis une trentaine d'années.

Mettre en parallèle deux ordres d'évolutions apparemment si différents peut sembler étrange. Le premier n'en est pas moins solidaire du second, et ce sera peut-être la gloire de la science que de découvrir dans l'invisible et impalpable matière cosmique quelque donnée jusqu'ici insoupçonnée de l'insondable problème humain.

CONCOURS DE VOIX AU CONSERVATOIRE

par ROBERT KEMP

COMPARER un concours d'Opéra en 1949 à un concours d'Opéra en 1895 ? A quoi bon ! Le concours de 1949 s'est déroulé dans la salle immense du palais Garnier, et les auditeurs payaient cent francs pour leur fauteuil. En 1895 les favorisés ne payaient rien pour s'asseoir dans l'adorable et miraculeusement sonore petite salle de la rue du Conservatoire. Je ne vois pas d'autre différence. Car le répertoire est immuable. Vous diriez que la musique a été changée en statue de marbre, à la fin du siècle dernier ; qu'elle est muette... Exception faite de *Monna Vanna*, qui confirme cette impression, on n'a puisé que dans les œuvres les plus démodées. *Le Roi d'Ys* (1888) et *Thaïs* (qui est loin de valoir *le Roi d'Ys*) étaient les cadets du programme. Nous avons réentendu *Roméo* (1867) et *Faust* (1867) avec quelque plaisir, car la mélodie y est originale et voluptueuse. Mais *Aïda* (1871), l'*Hamlet* infiniment plat, insulte à Shakespeare, de 1868, *Rigoletto*, l'*Hérodiade* vulgaire de 1881 ont reparu ; avec l'inévitable folie de *Lucie de Lamermoor* (1835)... Pire encore ! Pour nous faire apprécier la voix sèche et rude d'un fort ténor, à qui manquaient la force autant que le moelleux, on a exhumé *la Juive* (1835 aussi), dont seule la misère pouvait toucher nos cœurs. Où trouver dans le duo d'Eliazar et du cardinal Brogni une amorce d'invention mélodique, un fragment de récitatif qui ait une apparence de noblesse, d'expression ou de vérité ? Imaginez qu'on veuille former l'esprit d'un adolescent en lui faisant remâcher *la Dame de Monsoreau*, *Rocambole* ou *Agnès de Méranie* ?... Il y eut une scène de *Lohengrin*, c'est vrai ! Mais la plus ennuyeuse, et de haut, de cette partition si souvent adorable... Et aussi un sublime passage d'*Iphigénie en Tauride* ; Glück, c'est Racine sur des portées. Mais la jeune fille qui en assumait la charge effrayante s'est évanouie, épuisée par les *sol* éperdus de « *Joignez vos cris plaintifs à mes gémissements...* » On l'a emportée, raide comme un sarcophage, la pauvre héroïne.

Je n'ai été troublé ou intéressé que par la silhouette poétique et le chant délicat de M. Lupi, un Hamlet vraiment rêveur et halluciné, et par la sincérité et l'originalité de Mlle Crespin, dont le visage bruni, la tignasse touffue, les yeux d'émeraude (à distance) et le chant hardi ont rajeuni *Aïda*. J'accorde que Mme Hue-Joubert vocalise l'air des Bijoux de façon à satisfaire le dilettante de Saint-Emilion ; que Mlle Serres, beau mezzo, a résisté aux suffocations inévitables de l'air merveilleux, mais inabordable aux chanteuses moyennes, de Margared — *le Roi d'Ys* — que M. Bacquier (Rigoletto) a, du moins, de l'adresse comme comédien ; que Mlle Van Overbergh a une voix superbe (Ortrude), M. Hector, une silhouette romantique — mais une voix sans rayonnement — en Roméo... Que Mlle Aurel vocalise bien ; comme Mlle Berton ; et que Mlle Léger supporte avec grâce les voiles transparents de Thaïs...

En Opéra-Comique le niveau du programme était meilleur ; et la musique de qualité a servi ceux qui l'avaient choisie. Les premiers prix sont allés aux interprètes de *Don Juan* (M. Lupi), des *Noces* (M. Germain), du charmant *Mârouf* (M. Godin) et du *Roi malgré lui* (M. Loreau). On récompensait ainsi, par une sorte d'automatisme, d'instinct musical perfectionné, Mozart, Rabaud et Chabrier... On a aussi, en la personne de Mlle Serres, rendu hommage au fin, alerte et si français Charles Gounod, lequel a dominé son époque par le goût, par l'esprit, par sa fidélité aux vraies vertus de l'opéra-comique de notre XVIIIe siècle et du XIXe jusqu'à Boïeldieu. Mais quand je me rappelle que, quatre fois, il a fallu endurer les mélodies provocatrices de *la Tosca*, ces mélodies à qui il faudrait appliquer l'épithète de *respectueuses*, par allusion à la pièce fameuse de Sartre, ces mélodies filles-publiques, racoleuses de carrefour, je ne puis m'empêcher de bouillir... Quand je sens approcher « *Tu t'enfermes ?* », ou « *Notre doux nid caché dans la verdure* », ou « *Fais-lui les yeux noirs...* » j'ai envie de me boucher les oreilles... « *Et quels yeux valent tes yeux...* » me met, comme le rahat-loukhoum, le cœur au bord des lèvres. Un effort vigoureux m'a cependant permis de discerner les brillantes qualités de Mlle Crespin. Elle est le grand espoir de l'année. Mais sa Tosca ne vaut pas son Aïda. Elle porte la longue robe et le chapeau intrépide avec beaucoup d'aisance. Sa voix, un peu trop violente dans l'aigu et qui n'accroche parfois la note qu'avec hésitation en tournant d'abord à l'entour, est brillante. Je souhaite qu'une jeune artiste ainsi douée devienne une technicienne plus sûre ; et une musicienne accomplie. Ce jour-là elle aura horreur de la *Tosca* ; elle sentira qu'*Aïda* n'est pas une cime. Pour l'instant, visage, corps, larynx, elle est un bel instrument. Mais que l'esprit, le vrai sentiment de son art n'anime pas encore. Qu'elle passe vite des ménétriers aux vrais maîtres.

Dans l'ensemble, si l'on examine plutôt les interprètes que les œuvres interprétées, il y a progrès. Pas de voix assassinées ; un effort vers le phrasé pur, vers le style. Ces vertus ont surtout éclaté au concours de chant, l'un des plus satisfaisants que j'aie entendus depuis longtemps. Les concurrents, fait rare, l'ont emporté sur les concurrentes. Des miracles comme *le Clair de lune* de Fauré, le *Paon* de Ravel, la *Pastorale* de Purcell n'ont pas été trahis par M. Jean Rouger et M. J.-C. Benoit. Mme Hue-Joubert a servi de moins belles musiques ; elle a pourtant mérité son premier prix. Mlle Crespin n'a eu qu'un second prix de chant. Pour l'intonation, pour la profondeur secrète, *la Cloche* de Saint-Saëns, et les *Stances* de *Sapho* de Gounod n'offrent pas les mêmes difficultés. Ce sont encore des œuvres musicales... Une élève, Mlle Denise Dupleix, malgré sa voix de cristal, a été, deux fois — *Lakmé*, *Lucie* — méconnue. Mais son agilité est remarquable.

« Le Point du jour », ou Louis Daquin retrace sans fioritures la dure vie des mineurs.

LE FESTIVAL DE KNOKKE

par Denis Marion

L'année 1949 sera l'année des festivals cinématographiques. Celui de Knokke ouvre la série par la Belgique. Viendront ensuite Locarno (Suisse), Marianské - Lanské (Tchécoslovaquie), Biarritz (réservé au film maudit) et Venise. Cannes terminera en septembre. C'est beaucoup. Tout le monde s'accorde même à dire que c'est trop.

Simultanément avec la compétition officielle se déroulait un festival du film expérimental et poétique, organisé par la cinémathèque de Belgique, au cours duquel furent projetés cent soixante-quinze bandes choisies parmi plus de trois cents qui étaient parvenues de tous les pays du monde. Opérée pour la toute première fois, la confrontation de ces travaux de laboratoire fut aussi précieuse pour le spécialiste que décevante pour le profane.

Venons-en aux films de fiction. La participation française était la plus importante en quantité et la plus homogène en qualité. Son seul défaut (auquel il était impossible de remédier) : elle ne comptait qu'un seul film inédit, l'agréable *Tabusse* d'André Chamson et Jean Gehret. D'avoir rendu compte ici-même des *Parents terribles,* des *Casse-Pieds,* des *Amants de Vérone,* du *Point du jour,* du *Silence de la mer,* me dispense d'y revenir. *Gigi* opère le miracle de restituer à l'écran la sensibilité et le style de Colette. On verra par ailleurs ce qu'en a pensé le jury.

La participation anglaise était faible. Il est vrai qu'on ne peut pas lui demander de nous apporter toutes les années l'équivalent de *Brève rencontre* comme en 1946, de *Huit heures de sursis* comme en 1947 et d'*Hamlet* comme en 1948. Pour ma part je n'en retiens que *Quartet,* quatre sketches différents mais qui portent tous l'estampille de Somerset Maugham.

Hollywood commence lentement à comprendre les règles du jeu dans un festival européen. Ce sont toutefois les indépendants qui ont envoyé les deux seuls films qui, bons ou mauvais, avaient le mérite d'un sujet dépassant la compréhension d'un enfant de sept ans : *The quiet one* est consacré à l'enfance anormale, *Home of the brave* au problème nègre. Les grands producteurs sont restés cantonnés dans les mélos, les policiers et les westerns qui leur assurent de belles recettes. Du moins l'un des westerns, *la Ville abandonnée,* dans ses deux premiers tiers est d'une sauvagerie et d'une sincérité qui en font l'égal de l'*Ox-Bow Incident* du même William Wellman, et l'un des policiers, *une Incroyable Histoire,* grâce à un enfant, renouvelle le genre presque aussi heureusement que *Première Désillusion.*

Mais surtout le mélo, *Johny Belinda,* sert de prétexte au réalisateur Jean Negulesco à mettre en valeur deux éléments d'un intérêt indiscutable : d'abord, une admirable actrice, Jane Wyman, qui dépasse encore sa performance dans *Jody et le faon* en nous émouvant par son visage nu ; ensuite son personnage de sourd-muette qui nous rend sensible le drame que constitue l'impossibilité de communiquer avec ses semblables.

Le film italien *Au nom de la loi* nous aurait certainement touché davantage s'il n'avait pas été écrasé par la comparaison avec son compatriote, *le Voleur de bicyclette.* La dernière œuvre de Vittorio de Sica est en effet d'une classe exceptionnelle, qui dépasse tout ce qui a été fait en Italie jusqu'à présent et qui s'égale à ce que l'écran a produit de plus valable, à Chaplin et à Flaherty. J'y reviendrai et je me bornerai à dire qu'on n'a jamais atteint une telle émotion avec une telle pudeur dans les moyens d'expression.

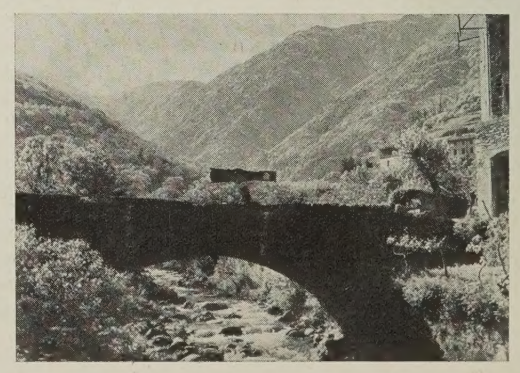
Enfin le festival nous a apporté la révélation du cinéma hindou, dont nous ne connaissions jusqu'ici que l'existence. Il est donc impossible de dire dans quelle mesure *Kalpana* est représentatif de l'Inde, et non pas seulement de la personnalité d'Uday Shankar, son producteur, scénariste, metteur en scène, interprète et danseur. En tout cas c'est le film le plus dépaysant qui soit, d'abord parce qu'il est essentiellement chorégraphique, ne faisant aucune différence entre les mondes de la danse, de la vie réelle et du rêve et passant sans transition de l'un à l'autre, ensuite parce qu'il traduit une conception de vie et qu'il utilise des modalités d'expression aussi radicalement différentes de celles auxquelles nous sommes habitués que la musique hindoue diffère de la musique occidentale. Ce film donnera aux Européens qui le verront la rare expérience d'entrer en contact avec une autre civilisation.

« Le Voleur de bicyclette » (V. de Sica).

« Quartet », avec Françoise Rosay.

« Une Incroyable Histoire » (film R.K.O.).

« Au nom de la loi », qu'interprète Vanel.



« Tabusse » (André Chamson et J. Gehret).

PETITES CHRONIQUES

LE MONUMENT DU COMMANDANT MARCHAND

Un demi-siècle après le drame de Fachoda, qui faillit mettre aux prises Français et Anglais, une émouvante cérémonie s'est déroulée à Paris face au musée de la France d'outre-mer. En présence de M. Vincent Auriol, de MM. Herriot, Monnerville, Ramadier et de nombreuses personnalités on procédait à l'inauguration du monument élevé à la mémoire du commandant Marchand et des membres de la mission Congo-Nil qu'il effectua en 1898. Deux témoins encore vivants de la rencontre entre le capitaine Marchand et le général Kitchener se retrouvèrent pour se serrer la main : le Français Landerouin, qui était l'interprète de la mission, et l'amiral Sir W. Cowan, qui commandait alors la canonnière anglaise ancrée sur le Nil face à Fachoda.

Le président de la République dévoila le monument, devant lequel l'amiral Cowan déposa en souvenir de Fachoda une sagaïe portant une flamme tricolore fanée par le soleil africain. M. Paul Reynaud, l'amiral Cowan, M. Tony-Revillon et M. Jean Grousseaud saluèrent ensuite dans la poignée de main échangée entre les deux survivants « le gage de l'entente d'aujourd'hui et de l'union de demain ».

LE BARON E. DE ROTHSCHILD

Le baron Edouard de Rothschild, chef de la branche française des Rothschild, commandeur de la Légion d'honneur, est décédé à Paris à l'âge de quatre-vingt-un ans. Fils du baron Alphonse, il était une grande figure du monde des affaires et du Tout-Paris.

Longtemps il présida le Conseil d'administration des chemins de fer du Nord et le Comité de direction des grands réseaux. En qualité de régent de la Banque de France, il collabora activement, sous le gouvernement Poincaré de 1927, à la stabilisation du franc, et il lutta ensuite contre l'inflation.

Grand philanthrope, on lui doit nombre d'œuvres charitables et de fondations hospitalières. Sa silhouette était célèbre sur les hippodromes parisiens. Nombre des produits de son écurie, dont Sans-Souci II, Brantôme, La Farina, Mont-Blanc, Cadum, etc., firent triompher ses couleurs.

ÉMILE ROCHE

CAILLAUX QUE J'AI CONNU

Une biographie écrite par celui que J. Caillaux appelait « son compagnon d'armes ».

In-8° soleil 450 fr.

PLON

LES SPECTACLES

LES SURPRISES D'UNE NUIT DE NOCES font courir tout Paris au Palais-Royal. Lundi matinée supplémentaire.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE :

Paul Souchon, *Victor Hugo, l'homme et l'œuvre* (Tallandier, 382 pages).

Les écrits de Victor Hugo tomberont en 1950 dans le domaine public. Préludant en quelque sorte à cet événement, M. Paul Souchon, ancien conservateur de la Maison de Victor Hugo et poète lui-même, nous présente une biographie du grand romantique où sa vie et son œuvre s'éclairent l'une par l'autre. Un livre dont la très sûre érudition se déploie sur un fond de sensibilité admirative.

Peut-être le prophète de la paix et de la fraternité universelle se révéla-t-il plus généreux que prévoyant, tout au moins en ce qui concernait le proche avenir.

Poète des proscrits et des déshérités, patriote, amant de la liberté, chantre de la nature et de la famille, homme de cœur et homme d'esprit, Hugo apparaît dans ces pages colorées sous tous ses visages.

M. Souchon évoque ces curieuses séances de spiritisme à Jersey, en février 1854, où le poète « conversait » avec l'Ombre du sépulcre et qui révélèrent ses préoccupations métaphysiques.

Hugo fut l'un des hommes les plus attaqués de son temps. Il en éprouvait parfois de la colère, jamais d'amertume.

Voilà pour l'homme d'esprit. L'homme de cœur revit dans cet hommage suprême à sa passion pour Juliette Drouet :

Sur ma tombe on mettra, comme une grande [gloire,
Le souvenir profond, adoré, combattu,
D'un amour qui fut faute et qui devint vertu !

Ce prodigieux animateur d'images et d'idées jetant, avant de mourir, un dernier regard sur son œuvre, la trouvait incomplète :

Ainsi, je vais finir sans avoir terminé,
Ayant à peine au bord du gouffre rayonné !

Il y a dans ce livre de M. Souchon autant de science que de puissance émotive.

L'ORGANISATION DES ROUTES AÉRIENNES :

E.-M. Bonnecque, *la Police de l'air : contrôle des transports et des communications et police de l'air en France et en Amérique* (Editions Internationales, 278 pages, gr. in-8°).

Un problème nouveau : le contrôle des routes aériennes par l'organisation d'une police spécialisée, qui assurera le respect des règlements au-dessus des grandes agglomérations et des carrefours terrestres ou maritimes, la protection des frontières et des zones interdites, la répression de la contrebande, sans parler d'autres services auxiliaires comme la lutte contre les incendies.

L'auteur préconise la réunion des polices de l'espace dans une seule main ou dans un service unique, la police des ondes étant, pour l'autorité supérieure, le moyen de guider et de tenir en liaison les organisations subalternes de police.

La mise au point de ce système apporte de nouveaux éléments à la puissance publique et touche à toutes les branches de l'activité humaine du temps de paix.

L'hélicoptère est appelé à jouer un grand rôle dans la police de l'air.

La réglementation de la production, de la circulation et de la répartition des richesses, en liaison avec les nouveaux moyens de transport, ne saurait être considérée indépendamment de la protection administrative de leurs déplacements.

ALBERT MOUSSET.

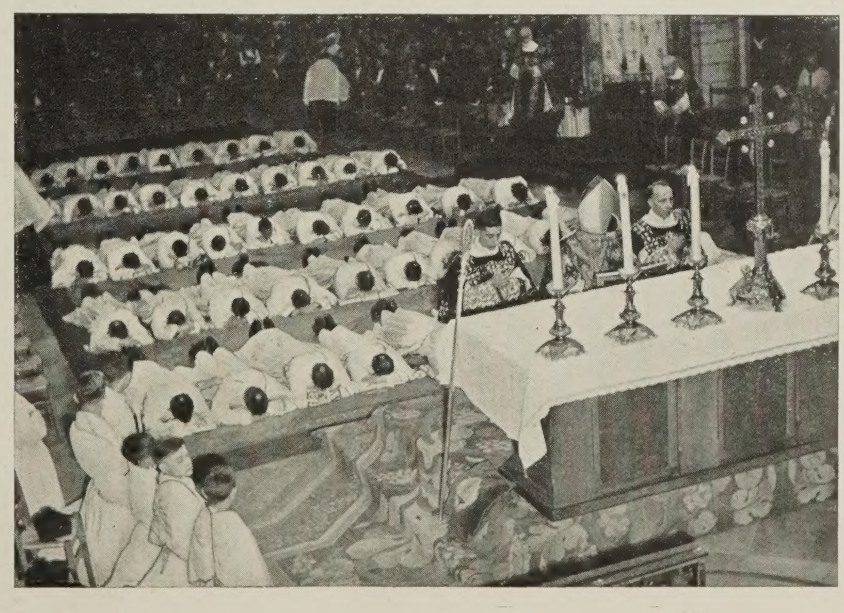
ORDINATION A NOTRE-DAME

Le diocèse de Paris se trouvant actuellement sans titulaire puisqu'il n'a pas été encore pourvu au remplacement du cardinal Suhard, la cérémonie de l'ordination qui vient de se dérouler à Notre-Dame a été présidée par S. Exc. Mgr Roncalli, nonce apostolique.

Cinquante clercs ont été appelés au sacerdoce au cours de cette cérémonie.

Nos photographies montrent la « prostration » des futurs prêtres étendus sur les dalles du chœur pendant le chant des litanies et la consécration à laquelle procède l'éminent prélat au cours de la cérémonie de l'ordination.

S. Exc. Mgr Roncalli procède à l'ordination d'un nouveau prêtre en la cathédrale de Paris.



INDEPENDENCE DAY

Les Américains de Paris comme ceux du monde entier ont célébré le 4 juillet leur fête nationale : la proclamation de leur indépendance en 1776. Aux premières heures de la matinée S. Exc. David K. Bruce, ambassadeur des Etats-Unis, est allé s'incliner sur la tombe de La Fayette au cimetière de Picpus, puis il a déposé une gerbe au pied du monument élevé à la mémoire des soldats américains tombés en France au cours des deux dernières guerres. Il a également fleuri la statue de Rochambeau et celle de George Washington (ci-dessus) en compagnie de M. John Snyder, secrétaire d'Etat au Trésor américain, et de M. C. Denby Wilkes, chef de l'American Legion de Paris.

CONGRÈS A CONSTANCE

A l'issue du congrès de la F. A. S. F. I. (Fédérations des associations, syndicats et sociétés français d'ingénieurs) tenu ces jours derniers à Constance, et où des ingénieurs de huit nations, y compris l'Allemagne, ont discuté sur un pied de totale égalité, le général Kœnig a présidé le banquet de clôture. Debout, M. Wohleb, ministre-président de Bade, prononçant son discours.

CHATEAUBRIAND A SON BUSTE A PARIS

Cent ans après sa mort Chateaubriand possède enfin son buste à Paris. Il est dû au ciseau du sculpteur Gambier et vient d'être inauguré par M. Pierre de Gaulle, président du Conseil municipal. La statue du « père du romantisme s'érige face à son dernier domicile, dans le square des Missions étrangères.

ÉLECTRICITÉ DE FRANCE

Service National

BONS D'ÉLECTRICITÉ A 5 ANS

à revenu variable

émis pour le financement des dépenses de travaux neufs (arrêté du 21 juin 1949 publié au *Journal officiel* du 6 juillet 1949).

Forme : au porteur ou à ordre.

Coupures : fr. 5.000, 10.000, 100.000, 1.000.000.

Intérêt : payable annuellement et d'avance.

Pour la première année : taux d'intérêt : 4 %.

Pour les années suivantes :

Le taux de 4 % net, qui est un minimum garanti, sera majoré en fonction de l'augmentation de la production totale d'électricité en France.

La valeur des coupons sera en outre augmentée de 10 % quand ils seront remis en paiement comptant de quittances d'électricité.

Date de jouissance : 16 août 1949.

L'émission est limitée. Elle pourra être close sans préavis.

ON SOUSCRIT PARTOUT

LA SAISON DE DEAUVILLE

Quand la Saison de Paris s'achève, environ le 30 juin, après le Grand Prix, la « Season » de Deauville commence. Et il convient d'écrire non plus une chronique parisienne, mais une chronique de Deauville. Villemessant l'a fait, et après lui bien d'autres.

Ce Deauville, découvert et lancé par le duc de Morny aux alentours de 1859, porte bien la marque de ce parfait aristocrate dont Alphonse Daudet écrivait qu'il était « l'incarnation la plus brillante de l'empire ».

C'est à cela et à cet homme racé que je songe, en ce samedi de juillet, sur l'aéroport de Deauville tandis qu'un ciel éclatant décoche, flèches dorées, d'innombrables avions venus de Grande-Bretagne et pilotés par des membres du Royal Aero Club. Le terrain se peuple, des files d'appareils s'ordonnent. Et sur le coup de 14 heures ils sont cent cinquante, dont cent vingt-sept de tourisme — chiffre record jamais atteint, même en Angleterre.

C'est un rallye-promenade, c'est-à-dire sans règlement ni heure de départ et d'arrivée fixée, dont les prix, d'une charmante fantaisie, sont donnés à l'auteur de la réponse la plus spirituelle à une question faite au moment de l'atterrissage et à celui ou à celle qui aura abordé le terrain à midi précis. Les deux vainqueurs sont deux jeunes femmes : Mrs. Diana Martens et miss Leaf.

Nos amis britanniques, oubliant leurs soucis pour quarante-huit heures, se considèrent comme en vacances. Mais ces vacances sont fleuries de réceptions et de galas : deux dîners priés, en grande tenue, de 10 heures du soir à 2 heures du matin, aux Ambassadeurs, au son de deux orchestres, avec pour finale une avalanche aux vitres d'étoiles bleues, vertes et dorées qui s'allument et tombent comme des flocons.

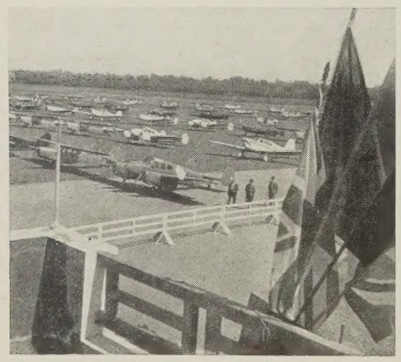
Le Yacht-Club, reconstruit à neuf et dont le bar est dirigé par Georges Carpentier, le Yacht-Club, pavoisé tel un bateau, ses hautes fenêtres claires encadrant la mer d'un côté et découpant de l'autre les toits et les silhouettes fameuses de la ville, du Normandy au Royal, met à sec ses soutes de whisky.

Un déjeuner d'une très jolie qualité gastronomique — soulignons-le — regroupe à l'hôtel du Golf Français et Britanniques. Puis, au cours de cet après-midi du dimanche, s'engage un match sévère entre l'équipe de golf du Royal Aero Club et celle de l'Aéro-Club de France. Les Britanniques sont vainqueurs, et ils l'ont bien mérité.

Le prologue est joué. Bientôt des régates, puis la compétition du Pavillon d'Or, épreuve internationale qui opposera les yachts à moteur habitables, le concours hippique, les courses, le polo occuperont le devant de la scène.

Et la mer ? m'objecterez-vous. La mer est là, grise et pâle, glacée d'argent, tour à tour présente et lointaine, salubre, attirante et belle, mais qui ne se donne qu'à ceux qui savent la mériter.

PAUL-EMILE CADILHAC.



COURRIER MUSICAL

Ernest Chausson

Il y a cinquante ans mourait Ernest Chausson ; subite comme sa disparition, la renommée éclata soudain. « Quelle duperie imbécile que la gloire, écrivit alors Camille Mauclair — nul ne le savait plus que notre mélancolique et exquis ami ; on le joue partout maintenant qu'il est mort. » Et voici, après un demi-siècle sans oubli, ces fervents messages du cinquantenaire, les festivals et l'exposition. Ne les dissocions pas : leur confrontation est instructive ; tout comme les concerts de la Radiodiffusion française et de la Société nationale, l'exposition fait la part égale aux œuvres consacrées et aux partitions vouées au silence. Mais les trésors exposés au musée de l'Opéra par la Bibliothèque nationale et les collections particulières apportent mieux : un ensemble qui nous restitue Ernest Chausson vivant et nous replace dans la discrète intimité d'une carrière courte et tardive.

Nous pénétrons en la demeure du boulevard de Courcelles ; le portrait de Carrière, le triptyque de Maurice Denis pour la naissance du premier fils, des lettres de Gide, de Pierre Louys, de Camille Mauclair, des photographies attestent l'amitié des écrivains et des peintres. Quant à celle des musiciens, nous la connaissions, mais nous aimons qu'une foule de témoignages la confirment. Le piano, semblable à celui de Massenet (le premier maître avant Franck), offre son ébène encore luisant et son clavier jauni ; tout contre, le tableau d'Albert Besnard avec le couple Chausson assis au même piano. Une vitrine proche montre les « manuscrits d'échec » au concours de Rome ; on devine alors l'abandon de l'enseignement officiel et les contacts avec le nouveau maître. Une lettre d'Ernest à sa marraine spirituelle rappelle les critiques de Franck après l'audition du *Trio* — l'une des premières œuvres du jeune disciple : « Trop perpétuellement agité... je vais calmer par-ci par-là... » La grandeur et le défaut de Chausson sont résumés là ; pourtant, cette palpitation perpétuelle, il aime à la cultiver : sur la couverture illustrée du livre de Charles Oulmont, *la Bande à Franck,* on voit au premier plan Chausson à genoux; et la lettre de Debussy à son ami confirme les chères exaltations : « Ne négligeons jamais de faire faire de la gymnastique à notre sensibilité. »

Cette sensibilité, trop ardente parfois, elle bouillonne sans cesse dans l'œuvre et la vie de Chausson. « Il avait à tous les instants de sa vie le besoin de rendre les gens heureux », disait Pierre Louys. Le cœur généreux se donne ainsi en tant de chefs-d'œuvre — les mélodies, le *Concert-sextuor*, la *Symphonie*. Il berce sa douleur dans le *Quatuor* pieusement achevé par d'Indy et ses mélancolies dans le beau drame lyrique *le Roi Arthus* dont l'Orchestre national vient de donner une si parfaite exécution.

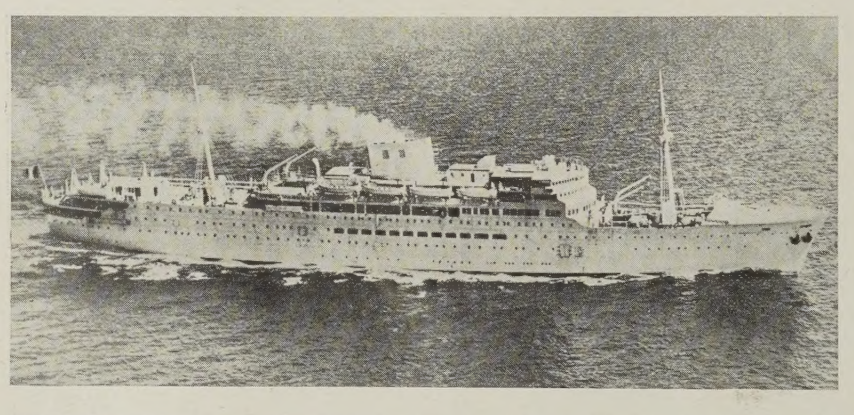
Générosité, émotion, amour, tout cela persiste en cette école franckiste dont Chausson, trop tôt disparu comme son ami Duparc le mort-vivant, fut un des plus nobles représentants. Et c'est pour lui que Debussy disait : « Il y a tant de gens qui ne veulent pas rester jeunes de crainte qu'on ne les prenne pas au sérieux ! »

L. MAURICE-AMOUR.

PREMIÈRE CROISIÈRE DE « LA MARSEILLAISE »

La Marseillaise, que les Messageries maritimes viennent de mettre en service, est destinée à la ligne d'Extrême-Orient. Cette belle unité de notre flotte commerciale a inauguré sa carrière par une courte croisière en Méditerranée, de Marseille à Naples et retour, avec à son bord Mme Vincent Auriol, M. et Mme Jules Moch et M. André Colin, ministre de la marine marchande. Accueillis au cours de leur escale dans le grand port italien par le préfet de la ville, les passagers du paquebot furent conviés à diverses manifestations. Ils ne manquèrent pas la traditionnelle visite à Pompéi et à Herculanum et s'intéressèrent aux fouilles de Paestum. Les ruines de Pompéi illuminées leur offrirent, dans la douceur d'une merveilleuse nuit, un spectacle féerique.

Une réception en l'honneur des autorités locales eut lieu à bord de *la Marseillaise.* Il n'y eut qu'une voix pour louer les aménagements du navire, très confortable, qui avec ses 181 mètres de longueur, ses 30.500 chevaux de puissance, peut transporter environ 1.100 passagers. Il portera dignement le pavillon national dans les mers lointaines.



NOUS AVONS LU POUR VOUS...

Le premier livre de Luc Verimont a fait connaître celui-ci au début de la guerre. Aujourd'hui le poète de *Domaine de la nuit* nous donne un roman : *les Loups de Malenfance* (Julliard). C'est un livre dans la tradition du *Grand Meaulnes,* mais avec une cruauté réaliste qui porte la marque de notre époque. Le livre prend tout son sens si l'on discerne à travers des personnages à demi symboliques tout ce qu'il révèle du monde.

Le gros ouvrage de J.-F. Gravier : *Mise en valeur de la France* (Au Portulan), bourré de chiffres et de faits, se lit en entier avec facilité. Il met en évidence le drame démographique français et les prodigieuses possibilités offertes, malgré cela, par la très grande richesse potentielle incluse entre Rhin et Pyrénées, Méditerranée et Océan. Cette richesse n'apparaîtra, selon l'auteur, que par une transformation démographique appuyée sur une rigoureuse solidarité industrielle et agricole. A cet égard le livre peut, tel quel, servir de guide pour le développement de la France dans le demi-siècle qui vient. Quelques détails choquent, mais ils suggèrent surtout de rechercher la précision exacte ou la correction nécessaire et n'enlèvent rien de l'intérêt que suscite la lecture de l'ouvrage. C'est le plus souvent une vue brillante, animée d'un optimisme pondéré que devraient méditer maints contempteurs systématiques. On regrettera seulement un jugement sévère sur Paris, ville géante mais non pathologique et qui trouvera encore bien mieux sa place après le développement dont J.-F. Gravier montre la possibilité.

A la suite de la publication dans notre numéro du 21 mai d'un compte rendu du livre *Histoire de l'Eglise de Paris,* quelques lecteurs nous ont demandé quel en était l'auteur. Nous nous excusons de n'avoir pas précisé que cette étude parue aux Editions Robert Laffont était due à M. J. Rupp.

ERRATUM

L'ouvrage *Terre arctique,* d'André de Cayeux, dont nous avons parlé dans un récent numéro est édité non pas par les P. E. P., mais par les Editions Arthaud.

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

Balnéa
le maillot de classe

SES DERNIÈRES CRÉATIONS :

MAILLOTS TISSÉS
LAINE ET LASTEX,
COTON ET LASTEX

seront présentées au cours des différentes Manifestations d'élégance qui auront lieu cette saison à Cannes, Deauville, etc.

GROS : 16, RUE DE LA PAIX

Un beau livre sur l'escrime et le duel

ROGER DUCRET
Champion d'Escrime

D'ESTOC ET DE TAILLE

ILLUSTRÉ PAR MONIQUE LANCELOT

Belle édition à tirage limité. Grand format (19×24), 240 pages avec 38 illustrations et 24 hors-texte. Sur papier de luxe Vélin Johannot, l'exemplaire : 1.500 fr. ; sur chiffon, l'exemplaire : 3.200 fr. ; sur pur fil, l'exemplaire : 7.200 fr.

Dans toute bonne librairie

ou aux Éditions MÉDICIS, Service ILl., 5, rue de Rome, Paris-8e (tél. : Eur. 34-19), qui en font l'envoi franco contre remboursement. Notice sur demande.

HOTELS et VILLEGIATURES

NORD

VOS VACANCES
AU TOUQUET
La Mer - la Forêt - le Paradis des sports.

PERMO
Traitement Général des EAUX
ETS PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE